

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2^{ème} année, No 108 — Samedi, 24 avril 1886
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$5.00



PAQUES. — LES CLOCHES S'EN VONT A ROME

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 24 avril 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Notes et impressions. — La Porteuse de Pain (suite et fin). — A ma petite sœur, par Angéline. — Un conseil par semaine. — La comtesse de Chambord. — Le départ des cloches. — Poésie : Pâques. — Le prix du temps. — Primes du mois de mars. — Récréations de la famille. — Rébus — Choses et autres. — Feuilleton : Les deux sœurs.

GRAVURES. — Pâques : Les cloches s'en vont à Rome. — La semaine sainte : Jésus succombant sous sa croix. — Gravures du feuilleton. — Portrait de la comtesse de Chambord. — Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	\$86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

VINGT-QUATRIÈME TIRAGE

Le vingt-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'AVRIL), aura lieu lundi, le 3 mai, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

ENTRE-NOUS

Q'EST donc dimanche Pâques ! Le carême est, dit-on, une excellente institution—les savants eux-mêmes le reconnaissent,—on affirme que, ne fut-ce qu'au point de vue hygiénique, elle est sage, et ne produit que de bons effets. D'anciens pensent que Moïse, qui en fut l'inventeur, n'a eu d'autre but que de renouveler, rafraîchir et purifier le sang, en promulguant la loi du jeûne avant la Pâque.

L'Eglise, d'après l'enseignement divin, a gardé la loi mosaïque sous ce rapport, mais en la modifiant, en lui donnant une portée plus élevée et en la purifiant.

Quoiqu'il en soit, carême pour tout le monde, qu'il s'agisse de mortification ou d'hygiène, carême signifie maigre et jeûne.

Maigre ! c'est-à-dire, morue, hareng, hareng, morue, salés, frais, fumés, mais toujours le même ordinaire agrémenté de beurre, œufs, etc.

Sel, fumée, poisson,..... !

Disons-le, c'est monotone !

.

Demain, les cloches, revenues de Rome, sonneront à toute volée ; demain c'est jour gras, gras, comprenez-vous, nous allons nous asseoir le matin, autour de l'omelette au jambon traditionnelle, que tout bon canadien s'offre le jour de Pâques ; puis, à midi, viendra l'agneau légendaire que beaucoup d'entre nous ne manquent jamais d'acheter pour l'anniversaire béni de la résurrection du Sauveur !

L'usage de donner des œufs de Pâques est tombé en désuétude chez nous ; il existe cependant encore dans notre mère-patrie, en France, où il a pris diverses formes et est devenu même une seconde édition des étrennes.

D'où vient cette coutume ? Peut-être de ce que nos pères, plus rigides que nous, ne jouissaient pas de la tolérance dont l'Eglise fait preuve en nous

permettant l'usage des œufs pendant le carême. Aussi, quand le jour de Pâques arrivait, était-ce grande joie de pouvoir servir les œufs sur la table.

Aujourd'hui, dans les provinces, surtout dans la classe bourgeoise, on donne encore des œufs peints en rouge, en bleu, etc, aux enfants, pour fêter la fin du temps du jeune et du maigre.

A Paris, on a voulu raffiner, l'œuf s'est changé en sucre, puis il a augmenté de volume, il a perdu sa forme et s'est transformé enfin en écrin contenant une montre, un collier, un bijou quelconque.

C'est ainsi qu'à force de s'éloigner de la tradition, on l'a complètement défigurée.

Les œufs de Pâques ont cependant fourni matière à de charmantes légendes ; ces quatre mots servent même de titre à un des plus jolis contes de ce délicieux conteur, le chanoine Schmidt, dont nous avons tous lu les livres autrefois.

.

Un jeune garçon revenait, le jour de Pâques, d'un château habité par une jeune et noble châtelaine, dont le mari, vaillant chevalier, guerroyait en Terre Sainte. La charitable dame s'était fait une loi de distribuer aux pauvres habitants de ses terres, en ce jour là, tous les œufs que pondaient, pendant la semaine sainte, les poules de sa basse-cour, et sur lesquels elle faisait peindre les armes et la devise de sa maison.

A cette époque, vous le savez, le service des postes laissait beaucoup à désirer, le télégraphe et la vapeur étaient encore dans l'avenir, et la châtelaine, sans nouvelles de son noble époux depuis longtemps, était agenouillée le jour de Pâques dans la chapelle du castel, et priait avec ferveur :

" Monseigneur Jésus-Christ, disait-elle, comme je nourris ici vos pauvres, daignez nourrir en Palestine monseigneur mon époux, qui peut-être manque de tout pendant que les greniers de ses fermes plient sous le poids de nos récoltes."

L'enfant s'en revenait donc de la distribution des œufs, et rapportait son panier bien rempli à son aïeule, la seule parente qui lui restât. Comme il passait au bord d'un ravin, il entendit un gémissent monter vers lui. Il s'arma du signe de la croix et demanda si c'était une âme chrétienne qui se plaignait ainsi :

—Je suis chrétien et j'habite encore ce monde, répondit la voix ; mais voici deux jours que je suis tombé, en voyageant de nuit, dans ce ravin ; je me suis blessé en tombant, et, si Dieu ne vous avait pas envoyé à mon secours, je sens bien que j'allais mourir de faim.

Le garçon fut bientôt près de lui et, à défaut d'autre nourriture, lui offrit les beaux œufs rouges contenus dans son panier. Le chevalier en portait un avidement à sa bouche lorsque ses yeux tombèrent sur la devise qui y était écrite.

—Grand Dieu ! s'écria-t-il, est-ce un rêve ? C'est la devise de ma maison ! Au nom du ciel, dis-moi, mon enfant, où je suis. Il y a six ans que j'ai quitté l'Allemagne et je revenais dans mes domaines quand je suis tombé dans ce ravin. Les fatigues, les souffrances m'ont affaibli la mémoire et je suis souvent forcé de demander mon chemin, mais je me souviens bien de cette devise, c'est celle de ma famille !

—Noble Seigneur, vous êtes près du château de Lauffen. Ce matin, la noble chatelaine m'a donné ces œufs de Pâques pour les porter à ma vieille aïeule, mais je suis heureux de pouvoir vous les offrir pour apaiser votre faim.

—O Providence ! dit le chevalier, comment reconnaître vos bontés ! Ainsi, ma noble dame vit, et ce sont les aumônes qu'elle fait aux pauvres de Jésus-Christ qui m'empêchent aujourd'hui de mourir de faim ! Jeune ami, je suis le baron de Lauffen, revenant de Palestine, et tant de changements se sont accomplis ici comme en moi-même que je ne reconnaissais pas le pays où je suis né.

La prière de la chatelaine avait donc été entendue et exaucée.

.

Donnez aussi des œufs de Pâques ; cette coutume est bonne et discrète ; sous ce nom d'œufs de Pâques vous pouvez offrir ce que vous voudrez, souliers pour les pieds nus, couvertures, habillements, n'importe quoi, ce ne sera plus une aumône, un secours, mais deviendra un présent, un cadeau, qui

ne blessera pas les susceptibilités qu'il faut toujours respecter.

Oh ! ce n'est pas l'occasion qui manque, voyez, l'inondation nous est arrivée, subite, foudroyante, irrésistible avec son triste cortège de manque de travail, de misères et de faim.

Que de familles sont sans logement et sans pain ! Vendredi dernier, on prévoyait déjà le danger, et c'est au moment même où le comité d'inondation et ses invités festoyaient et se félicitaient des mesures prises pour empêcher le désastre, que la glace s'accumulait en bas de Montréal et, arrêtant l'eau, la forçait à envahir la ville.

Cette ironique et fatale réponse aux congratulations que s'adressaient mutuellement les convives, a été très remarquée.

C'est au moins une singulière coïncidence. Le lendemain, samedi, l'eau montait, montait toujours, et bientôt on acquit la certitude qu'on ne se trouvait pas en présence d'une inondation ordinaire, mais d'un envahissement en rapport avec la joie des Pères de la Cité d'avoir échappé au danger — ce qui n'est pas peu dire.

Ce qu'il s'est produit de misères et déployé de dévouements est incroyable.

Allons ! il y a encore du bon chez l'homme, et c'est aux jours de détresse qu'on le constate avec plaisir.

.

Dieu, merci ! tout est terminé maintenant en ce qui regarde l'eau.

Mardi, la débâcle a eu lieu, et on a commencé à respirer.

Respirer peut sembler ironique, car ce que les poumons absorbent depuis plusieurs jours est un air lourd, empoisonné, chargé de miasmes et de maladies.

On va prendre des mesures pour remédier autant que possible à cet état de choses.

.

Mais la misère, elle est affreuse !

Ce n'est pas tout que l'eau se retire, il faut regarder ce qu'elle laisse, et dans notre siècle de science et de recherches microscopique, on sait que le terrain humide vivifie les microbes, père de toutes maladies, si l'on en croit Pasteur et son école.

Ne voulant pas trop vous attrister, je ne vous parlerai pas trop des misères constatées. Vous les connaissez comme moi et vous essayez de les soulager. Je me réserve pour la *Chronique du bien*, que je prépare pour le mois prochain ; je crois que je vais avoir une bonne moisson à faire.

Tant mieux, je désire inscrire au plus tôt dans le livre d'or du MONDE ILLUSTRÉ, et par conséquent d'un journal des honnêtes gens, les noms de quelques citoyens qui ont fait preuve de courage, de dévouement et de charité.

.

J'ai le triste devoir de vous signaler cette semaine la mort d'un de nos bons canadiens, un de mes confrères, Ferdinand Gagnon, qui s'est éteint le seize de ce mois, à Worcester (Etats-Unis), où il était fixé depuis de nombreuses années.

Je n'ai eu le plaisir de lui serrer la main qu'une seule fois, il y a à peine deux ans, lors de la célébration du cinquantième de la Société Saint-Jean-Baptiste. Je ne l'ai vu que quelques instants, mais j'ai pu l'apprécier ; c'était un brave cœur, il était Canadien-français des pieds à la tête et savait toujours défendre son pays et ses opinions avec courage et énergie.

Comme l'hon. juge Mousseau qui l'a précédé dans la tombe de quelques semaines, il semblait bâti pour nous survivre à tous, et comme lui il a succombé à l'âge où l'on espère encore vivre de longs jours.

Soutenu par le cœur pendant ses longues luttes, c'est du cœur qu'est venu le mal qui l'a terrassé.

Comme je vous le dis plus haut, Gagnon avait quitté le Canada depuis de longues années. De temps en temps il nous arrivait, il venait passer quelques jours chez nous, respirer l'air du pays, puis, reprenant son bâton de voyage, il s'en allait recommencer la tâche quotidienne et remettre sa plume au service de ses compatriotes, transplantés comme lui en terre étrangère.

Devenu citoyen américain, il ne vivait cependant que pour son pays natal et comprenait bien que le serment d'allégeance qu'il avait prêté à la constitution américaine ne le relevait pas des obligations que sa naissance lui avait fait contracter envers sa patrie.

Lisez les lignes suivantes qu'il écrivait, il y a deux ans, elles contiennent de nobles et saines pensées :

L'allégeance à un pouvoir ne change pas l'origine du sujet ou du citoyen, elle ne change que sa condition politique.

Avec ma prestation de serment de fidélité à la Constitution des Etats-Unis, rien ne change en moi, ni ma foi religieuse, ni mon amour des traditions nationales.

Que se passe-t-il donc alors ?

Il se passe un contrat politique qui m'ordonne d'observer les lois des différents gouvernements du pays que j'adopte pour patrie, de défendre son drapeau et de travailler à la prospérité générale de la nation. En retour, la constitution du pays me promet protection, me donne droit de délibération et m'ouvre les portes à la représentation nationale, communale ou municipale.

Par l'acte de naturalisation, il ne s'est passé rien de plus entre ma conscience et mon serment d'allégeance.

Et je ne dois pas, moi Canadien, pousser l'exaltation de mon nouveau titre de citoyen de la république américaine jusqu'à renier mon origine française et catholique.

Il y a, cependant, de nos congénères qui, la plupart par adulation et par intérêt, se font plus Américains que les Américains d'origine. Ils sont prêts à tout apostasier pour donner le change à nos concitoyens.

Honte à ces faux frères dont l'ambition ou la cupidité sont des mobiles de trahison, d'apostasie nationale et souvent d'apostasie religieuse !

L'homme qui s'exprimait ainsi, avait le cœur à la bonne place.

Puissent nos compatriotes établis aux Etats-Unis avoir toujours ces paroles présentes à la mémoire et proclamer hautement qu'ils ont l'honneur de posséder ces deux titres : Canadien et Catholique.

Ferdinand Gagnon est mort à trente-sept ans.

.

La grève se répand de plus en plus aux Etats-Unis, et si cela continue, il est impossible de prévoir les conséquences de l'arrêt des affaires chez nos voisins.

On tient bon des deux côtés, et la situation devient si grave, que la bataille décisive ne peut tarder plus longtemps.

Powderly a bien prévenu Jay Gould qu'il se tenait entre sa fortune et sa ruine, et que d'un mot il pouvait faire pencher la balance selon la réponse qui lui serait faite.

Le millionnaire étique—il est, dit-on, maigre comme un clou et jaune comme un citron—se retranche derrière des faux fuyants et donne des explications qui n'en sont pas, et en attendant rien ne marche.

Il peut avoir raison, mais à coup sûr il n'en a pas l'air.

Attendons la fin.

.

Il est inutile de rappeler à mes lecteurs les agitations qui, depuis quelques mois, menacent d'ébranler l'édifice social.

En France, bien plus qu'aux Etats-Unis, les mineurs s'agitent et font, à leur insu peut-être, l'œuvre de socialistes enragés. Cependant, il ressort quelque chose de toutes ces luttes intestines : c'est que la république française, qui malheureusement a peut-être quelquefois prêté le flanc aux reproches de ce genre, est loin de faire et d'encourager le jeu de ces cerveaux exaltés qui cherchent à remédier aux maux de la société en la rasant de fond en comble.

Un fait qui prouve amplement mon avancé vient de se dérouler tout récemment, à Decazeville. MM. Duc-Quercy et Roche, le premier rédacteur du *Cri du peuple*, et le second de l'*Intransigeant*, qui s'étaient rendus à cette dernière place, sous prétexte de reportage, mais dont l'intention bien arrêtée était de soulever les mineurs, ont été arrêtés sur un ordre du Gouvernement Français.

Le maréchal des logis, en mettant la main sur l'épaule de M. Duc-Quercy, a exhibé un mandat d'arrêt, dans lequel il était dit que Duc-Quercy était prévenu d'avoir, à Decazeville, depuis moins de trois mois, à l'aide de violence, voies de fait, menaces aux manœuvres frauduleuses, amené ou maintenu ou tenté d'amener une cessation concertée de travail dans le but de forcer la hausse ou la baisse des salaires.

On fit lecture à M. Roche d'un mandat analogue. Les deux journalistes ont été écroués à Villefranche, menottes aux poignets.

A ceux qui persistent à croire que la République française est une menace pour la société, nous leur opposons cette arrestation. Trop de pessimisme nuit.

.

La semaine de Pâques sera signalée par deux fêtes : l'une musicale, l'autre littéraire, qui méritent une mention spéciale.

Le vingt-huit de ce mois aura lieu un grand concert, donné au bénéfice de M. Frédéric Lefebvre, par l'élite de nos artistes canadiens, afin de fêter son retour à la santé, après une longue et douloureuse maladie.

Cette idée, qui est excellente, n'aurait jamais germée sous le crâne d'un allemand.

On a généralement la mauvaise habitude de fêter un ami en lui donnant un banquet, c'est-à-dire que tout le monde boit beaucoup de champagne et fait de mauvais discours. Le lendemain, on a mal aux cheveux et on répète à tout le monde que l'on rencontre qu'on s'est bien amusé.

Ce qu'il y a de plus clair dans le résultat, c'est un joli bénéfice pour l'hôtelier.

L'innovation que je constate à propos de la fête offerte à notre ami est excellente. Tout le monde profitera de cette belle soirée, et surtout le bénéficiaire qui a tant de droits à la sympathie du public.

Depuis plus un quart de siècle, en effet, Frédéric, comme l'appellent tous ses amis, donne en toutes circonstances le concours de sa splendide voix de basse à toutes les œuvres de charité, et l'excellence de son cœur est appréciée de tous ses concitoyens. Espérons qu'il y aura foule à ce concert.

.

L'autre fête, toute littéraire, nous sera donnée quelques jours plus tard, par un écrivain de talent, une Française, madame Henry Gréville, dont vous avez sans doute lu plusieurs ouvrages.

Madame Gréville est un des auteurs les plus appréciés en France, et l'Académie a couronné presque toutes ses œuvres.

Quelques détails biographiques ne sont pas inutiles :

Mme Alice-Marie-Céleste-Henry Durand, connue sous le pseudonyme d'Henry Gréville, est née à Paris, le 12 octobre 1842. Elle avait reçu dans sa famille une instruction conformes au programme des lycées français et elle connaissait plusieurs langues modernes lorsqu'elle suivit à Saint-Petersbourg son père qui devint professeur de langue et de littérature française à l'université et à l'Ecole de droit de cette ville. Elle apprit la langue du pays, en étudia les mœurs et commença à les décrire.

Elle avait déjà publié, sous son pseudonyme, quelques nouvelles dans les journaux russes, lorsqu'elle épousa M. Durand, l'un des professeurs français de l'Ecole de Droit. En 1872, elle rentra en France et écrivit avec ardeur sur les sujets empruntés à la vie russe, des romans et des nouvelles qui furent accueillis dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats*, le *Figaro*, le *Sixième*, le *Temps*, etc.

On a d'elle *Dosia* ; *l'Expiation de Savalli* ; *la Princesse Ogheroff* ; *les Koumissions* (2 vols) ; *Susanne Normis* ; *Sovia* ; *la Maison de Maurère* ; *Nouvelles russes* ; *les Epreuves de Raïsse* ; *l'Amie* ; *le Violon russe*, etc., etc.

Mme Gréville doit donner deux conférences à Montréal.

Sujets : "La vie en Russie" et "La vie à Paris."

.

Le télégraphe nous a appris ces jours derniers une terrible nouvelle, qui nous arrive d'Espagne.

Lundi, à dix heures du matin, au moment où Sa Grandeur l'archevêque de Madrid arrivait au perron de la cathédrale, un homme, stationné au haut des marches, lui tira un coup de revolver et le blessa à la poitrine. Ce premier coup fut suivi d'un second, puis d'un troisième, qui atteignirent l'archevêque au côté et à la jambe.

L'assassin fut aussitôt arrêté, et sa victime, transportée sans connaissance à la sacristie, reçut les derniers sacrements. L'archevêque a sans doute succombé à ses blessures à l'heure où j'écris ces lignes.

Celui qui a commis ce crime est un prêtre interdit, qui voulait se venger de son interdiction.

Cette assassinat a produit une grande sensation dans le monde entier. Il rappelle celui de l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, tué dans les mêmes

circonstances, il y a vingt-huit ans, à l'église de Saint-Etienne du Mont, par Verger.

.

L'Artillerie de garnison de Montréal, vient de recevoir les médailles commémoratives de la campagne du Nord-Ouest.

Vous savez que ces volontaires, en fait de campagne, ont tout simplement été se promener en chemin de fer, à Régina, et qu'ils n'ont jamais vu le feu. Je ne veux pas leur jeter la pierre pour cela, car je les crois tout aussi braves que les autres, et s'ils n'ont pas tiré le canon, c'est que l'occasion ne s'est pas présentée de le faire, mais ce que je trouve étrange, c'est qu'ils reçoivent leurs médailles les premiers, alors que le soixante-cinquième aurait dû passer avant eux.

Le ministère de la guerre ne m'a pas l'air des mieux organisés.

.

Tous les amis des lettres et des sciences apprendront avec plaisir que M. Faucher de Saint-Maurice vient d'être nommé membre correspondant de l'association française pour l'avancement des Sciences, section de géographie.

Le talent de M. Faucher de Saint-Maurice est universel, écrivain de grand talent, il trouve moyen de s'occuper de tout, lettres, sciences, arts et même de politique.

Constatons une fois de plus que la France s'occupe de nous, et qu'elle cherche toujours à associer tous nos talents et nos sommités.

.

Nos cousins de l'autre côté de l'océan, jettent aussi les yeux sur notre pays, pour s'occuper de questions essentiellement pratiques.

C'est ainsi qu'on annonce que deux cent cinquante familles françaises vont venir s'établir sur les bords du lac Témiscamingue.

Tant mieux, c'est là le genre d'émigrants qu'il nous faut, des cultivateurs, honnêtes, vigoureux, et travailleurs.

Il y a place pour eux ici, et ils trouveront dans nos campagnes l'indépendance, et le travail aidant, l'aisance.

.

On me dit qu'il est fortement question de charger Hébert, notre sculpteur distingué, d'exécuter les statues historiques et allégoriques qui doivent orner le palais législatif de Québec.

Bravo !

.

Il n'est si grand malheur qui ne prête matière à rire aux Français, dit-on souvent ; Voyez si nous sommes dignes de nos parents.

Aux premières nouvelles de l'inondation, alors que l'eau envahissait les quais, les rues, les places, les caves, les magasins et les maisons, un digne citoyen, que je connais bien—mais que je ne nommerai pas—me dit tout bas :

—En constatant les résultats des efforts du comité d'inondation, je renonce à l'échevin Stevenson, à ses pompes et à ses œuvres !

—Je rencontre Provencher, dix minutes plus tard.

—Eh bien ! lui dis-je, l'eau monte.

—Oui, la population flottante augmente !

LÉON LEDIEU.

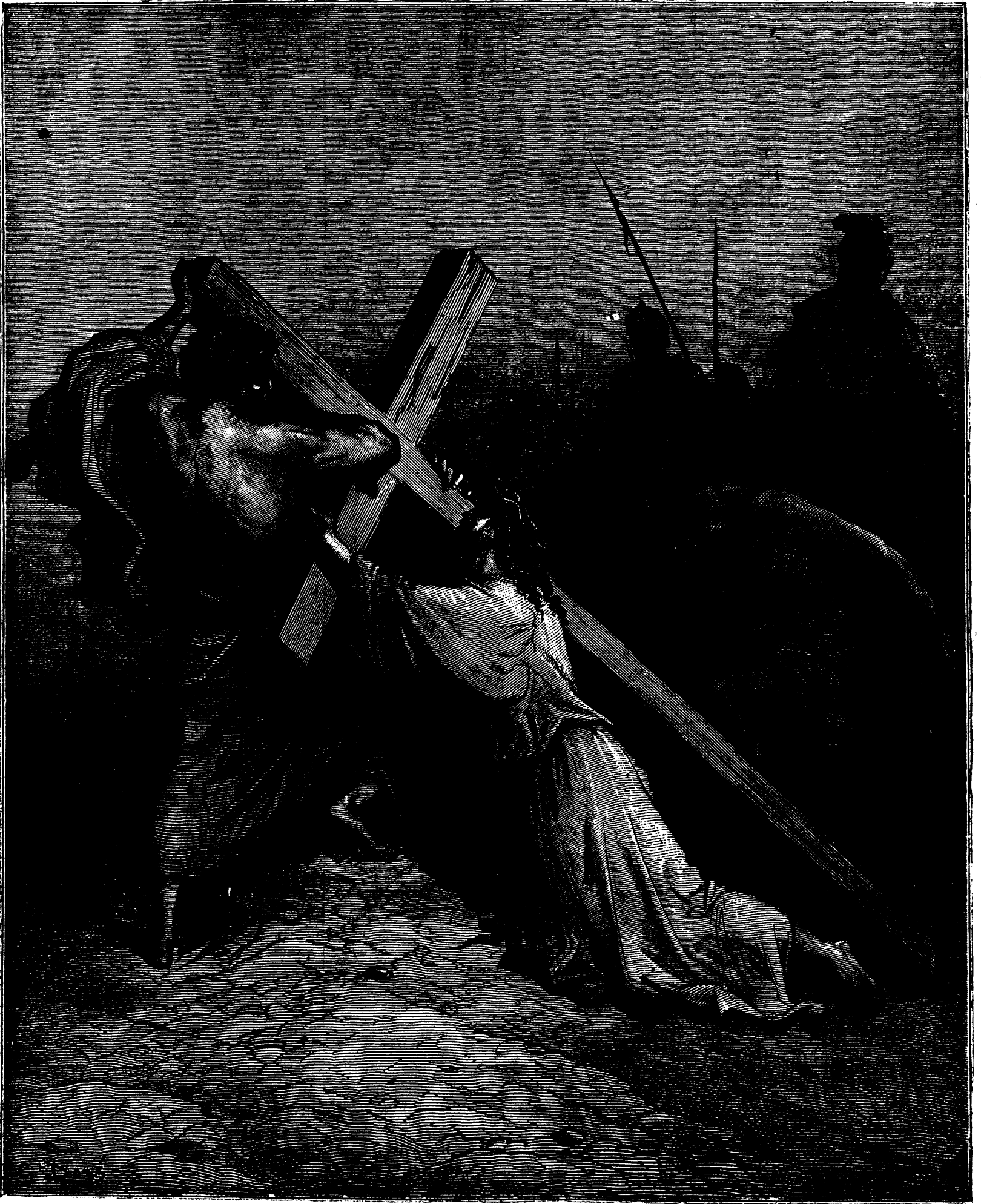
NOTES ET IMPRESSIONS

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste.

Après votre propre estime, c'est une vertu que de désirer l'estime des autres.

Il faut mettre ensemble la justice et la force, et pour cela faire que ce qui est juste soit fort et que ce qui est fort soit juste.

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point y penser ; c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux.



LA SEMAINE SAINTE. — JÉSUS SUCCOMBANT SOUS SA CROIX

LA PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

CVII

Le misérable se leva, en effet, mais ce fut pour s'élançer sur Jeanne, dans un accès de rage folle, et la prendre à la gorge. La porteuse de pain poussa un cri d'angoisse. Mary, épouvantée, s'enfuit. Jeanne se débattait en essayant d'appeler à l'aide.

—Tu es ici chez moi ! fit le millionnaire en la brûlant de son souffle de bête fauve. Personne ne t'a entendue ! Personne ne t'entendra ! Je me nomme Paul Harmant et non Jacques Garaud ! La preuve du contraire n'existe pas. Tu m'as attaqué, tu m'as menacé, je me défends ! Tu vas mourir !

Et ses doigts se crispèrent de plus en plus autour du cou de la malheureuse, le serrant comme d'un étoupe. Il la poussa vers la porte d'un cabinet sans issue servant de débarras. Elle respirait à peine. Sous la pression de son corps, la porte mal fermée s'ouvrit. Les mains de Jacques se desserrèrent, et la porteuse de pain s'abattit, inanimée, sur le parquet de la pièce étroite et sombre. Au moment où l'infâme refermait la porte, il entendit un bruit derrière lui. Halestant, effaré, il se retourna et aperçut Etienne Castel et Raoul Duchemin qui venait d'entrer.

—Nous vous dérangeons peut-être, cher monsieur Harmant, dit l'artiste. Pardonnez-nous de venir vous surprendre. J'ai prié votre valet de chambre de ne pas nous annoncer.

—Monsieur Castel, balbutia le millionnaire, en proie à un trouble inexprimable et restant immobile en face de la porte derrière laquelle se trouvait Jeanne inanimée, soyez le bien-venu.

—Mais qu'avez-vous donc, cher monsieur Harmant ? reprit le peintre, vous voilà pâle comme un mort ! Vos mains tremblent. Etes-vous donc souffrant ?

—Oui, un malaise subit, répondit Jacques Garaud en s'efforçant de se remettre et en demandant ce que signifiait la visite d'Etienne Castel et du jeune homme inconnu qui l'accompagnait.

—Voulez-vous que j'appelle ?
—Non, non, c'est inutile. Ce malaise n'est point grave. Mais à quoi dois-je le plaisir de vous voir, ce matin, en compagnie de...

Jacques Garaud s'interrompit.
—De monsieur Raoul Duchemin, que je vous présente, acheva l'artiste, je vous dirai cela tout à l'heure. Remettez-vous d'abord. Nous avons à causer d'affaires.

—D'affaires ? répéta le faux Paul Harmant.

—Oui, d'affaires très sérieuses. Depuis que je vous ai quitté hier au soir, une tâche très lourde m'est incombée, et je viens vous prier de vouloir bien m'aider à la remplir.

CVIII

Ces paroles rassurèrent le faux Paul Harmant. Etienne Castel pouvait avoir en effet besoin de lui. Il avança des sièges aux visiteurs.

—Veuillez vous asseoir, messieurs, dit-il. Et vous, mon cher artiste, pardonnez-moi la froideur de mon accueil. Vous en avez compris le motif. Depuis ce matin je suis en effet très souffrant.

Je me sens déjà beaucoup mieux. Veuillez donc m'apprendre le motif de votre visite.

En disant ce qui précède, le millionnaire jetait à la dérobée un coup d'œil vers le cabinet dans lequel il avait poussé Jeanne.

—Je vais vous l'apprendre, dit Etienne.

N'avez-vous pas été, pendant deux années consécutives, élève de l'École des arts et métiers de Châlons ? commença l'artiste.

—Oui, sans doute.

—Vous y avez fait de brillantes études, paraît-il, et vous en êtes sorti avec un numéro exceptionnel.

—C'est exact.

—En sortant de l'école, vous avez voyagé beaucoup.

—Beaucoup, en effet. J'ai parcouru l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, l'Italie.

—N'êtes-vous pas allé en Suisse ?

—En Suisse également, répondit Jacques Garaud, en jetant un coup d'œil inquiet et soupçonneux sur le visage de son interlocuteur.

Ce visage était calme et souriant. Le millionnaire n'y vit rien de suspect ; néanmoins il se tint sur ses gardes.

—En Suisse continua l'artiste, vous êtes resté longtemps ?
—Quinze ou seize mois, je crois. Je ne me souviens pas au juste. Il y a longtemps de cela.

—Je comprends à merveille que la mémoire vous fasse défaut ; mais peut-être, en l'interrogeant, trouverez-vous le moyen de me renseigner sur une personne morte aujourd'hui.

—Quelle est cette personne ?

—En Suisse, dans les ateliers fréquentés par vous, n'avez-vous pas connu un mécanicien fort habile du nom de Jacques Garaud ?

Tout en prononçant les mots qui précèdent, Etienne Castel rivait ses yeux sur les yeux du millionnaire. Il ne les vit point s'abaisser. Pas un muscle du visage qu'il étudiait ne tressaillit.

—Jacques Garaud, répéta le père de Mary d'un ton parfaitement calme. Ce nom ne m'est point inconnu.

Mais je ne saurais dire où je l'ai entendu prononcer.

—Faites appel à vos souvenirs.

—Ah ! oui, maintenant je me rappelle. Ce Jacques Garaud n'était-il point un contre-maître attaché à l'usine de M. Labroue à Alfortville, et qui périt victime de son dévouement lorsque monsieur Labroue fut assassiné dans son usine

—Pourquoi donc ?

—Dans quel but cet homme aurait-il fait cela ?

—Dans le but d'éloigner de lui tout soupçon, et de jouir en paix des cents quatre-vingt dix mille francs et de l'invention volée par lui à Jules Labroue qu'il venait de tuer.

Jacques Garaud sourit.

—Cette légende ne se tient point debout ! dit-il. Ce n'est pas lui qui a assassiné Jules Labroue, puisqu'une femme a été convaincue de ce crime et condamnée à la réclusion perpétuelle.

—Cette femme se prétendait innocente. Elle affirmait avoir eu en sa possession une preuve de la culpabilité du contre-maître.

—Quelle preuve ?

—Une lettre écrite par Jacques Garaud lui-même.

—Si cette lettre avait existé, elle l'aurait produite.

—Elle n'a pu la produire, mais la lettre existait.

—C'est une fable !

—C'est une vérité, je l'affirme.

—Comment le savez-vous, cher monsieur ?

—Je le sais par la meilleure de toutes les raisons. La lettre est retrouvée.

Malgré son empire sur lui-même Jacques Garaud ne put réprimer un tressaillement.

—Il paraît que cela vous intéresse, fit Etienne.

—Fort peu, je vous assure, mais cela m'intrigue. Ce que vous dites est si étrange ! Une lettre retrouvée après vingt et un ans, convenez que c'est curieux ! Où était-elle, cette lettre ? Dans un vieux meuble ? Dans une bouteille ?

—Dans un petit cheval de carton.

Le faux Paul Harmant devint pâle et se mordit les lèvres. Décidément, il avait peur. Etienne Castel poursuivit :

—Ce cheval de carton était un jouet donné au petit Georges, le fils de Jeanne Fortier, par Jacques Garaud lui-même.

—C'est tout un roman, cela ! et un roman si invraisemblable, que je vous demande la permission de n'y pas croire.

—Vous n'y croyez pas ?

—Ma foi, non.

—Voici cette lettre, fit Etienne en la tirant de sa poche. Voulez-vous que je vous la lise ?

Jacques Garaud se leva brusquement.

—Mais que m'importe tout cela, à moi, monsieur Castel ? demanda-t-il d'une voix rauque.

—Vous allez le savoir, répondit le peintre en plaçant sur le bureau la feuille de papier timbré.

Le millionnaire le regardait avec une surprise qui n'était point feinte.

—Qu'est-ce que cela ? fit-il.

—Vous le voyez. C'est du papier timbré.

—Oui, je vois, mais je ne comprends pas.

—Vous comprendrez dans un instant. Nous avons à débattre avant tout une question pécuniaire.

—Une question pécuniaire ? répéta le père de Mary.

—Oui. Cent quatre-vingt-dix mille francs placés dans une maison pendant vingt et un ans, sans qu'on ait touché pendant ce temps à l'intérêt des intérêts, combien cela fait-il ?

Le faux Paul Harmant ne répondit pas.

—Cela triple le capital, et au delà, dit Raoul Duchemin.

—Mettons un compte rond, reprit Etienne Castel. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au millionnaire, je viens vous prier de me remettre pour le compte de monsieur Lucien Labroue la somme de 500,000 francs, représentant le capital, les intérêts, et les intérêts des intérêts de la somme volée par vous à son père en 1861.

—Je me nomme Paul Harmant, monsieur, s'écria le misérable, fou de terreur, et vous m'insultez.

—Vous vous nommez Jacques Garaud et vous êtes un scélérat très complet ! dit l'artiste.

—C'est un mensonge odieux, une calomnie infâme !

—Voici l'acte mortuaire de Paul Harmant, élève de l'École des arts-et-métiers de Châlons, décédé à l'hôpital de Genève ! Allons, Jacques Garaud, l'heure est venue de rendre vos comptes à ceux que vous avez dépossédés. Vous les rendrez plus tard à la justice. Payez cinq cent mille francs d'abord.

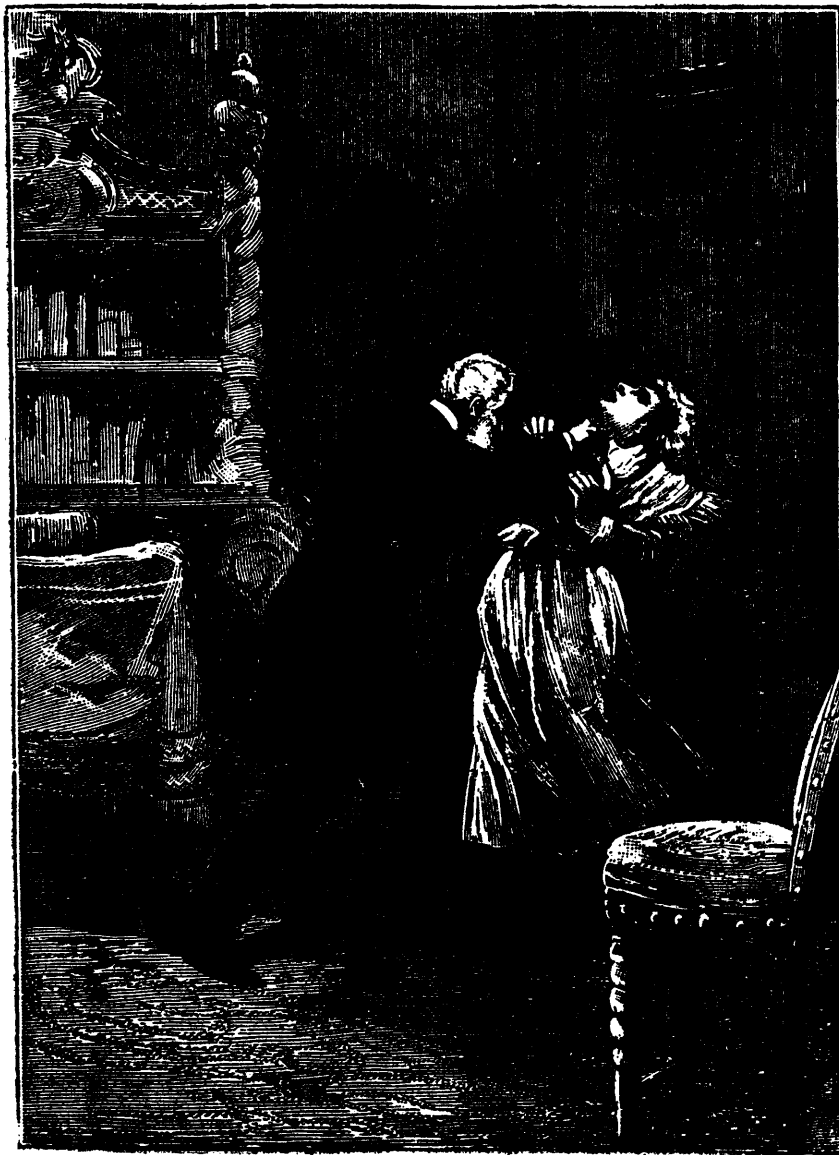
—Et pas une arme pour me défendre ! bégaya le millionnaire avec rage. Allons, je suis perdu, et j'entraîne avec moi, dans l'abîme, ma fille innocente.

—Cela dépend peut-être de vous, répliqua l'artiste, payez d'abord, ensuite nous verrons.

—Jacques Garaud, se reprenant à espérer, répondit :

—Je n'ai pas d'argent ici.

—Pardonnez-moi. Vous êtes allé toucher ce matin chez votre banquier une somme de cinq cent mille francs que vous



Et ses doigts se crispèrent de plus en plus autour du cou de la malheureuse —(Voir page 405, col. 1.)

en feu ? Vous même m'avez raconté cette histoire.

—En effet, c'est bien cela. Avez-vous connu cet homme ?

—Du tout.

—Vous en êtes sûr ?

—Parfaitement sûr !

Le faux Paul Harmant se trouvait sur des charbons ardents. Que signifiait cette interrogatoire ? Pourquoi le peintre venait-il ainsi le mettre sur la sellette au sujet de Jacques Garaud ? Etienne reprit la parole :

La défiance du faux Paul Harmant grandissait.

—Comment aurai-je entendu parler de lui puisqu'il était mort ? répliqua-t-il.

—C'est que justement nombre de gens supposent qu'il était bien vivant.

—Faites-vous partie de ceux-là !

—Peut-être ! Les gens en question prétendent, je crois vous l'avoir dit, quand vous avez examiné dans mon atelier certain tableau représentant l'arrestation de la femme condamnée comme assassin de Jules Labroue, que Jacques Garaud s'est arrangé de façon à ce qu'on le crût mort dans l'incendie.

—C'est absurde !

intérets, et les intérêts des intérêts de la somme volée par vous à son père en 1861.

—Je me nomme Paul Harmant, monsieur, s'écria le misérable, fou de terreur, et vous m'insultez.

—Vous vous nommez Jacques Garaud et vous êtes un scélérat très complet ! dit l'artiste.

—C'est un mensonge odieux, une calomnie infâme !

—Voici l'acte mortuaire de Paul Harmant, élève de l'École des arts-et-métiers de Châlons, décédé à l'hôpital de Genève ! Allons, Jacques Garaud, l'heure est venue de rendre vos comptes à ceux que vous avez dépossédés. Vous les rendrez plus tard à la justice. Payez cinq cent mille francs d'abord.

—Et pas une arme pour me défendre ! bégaya le millionnaire avec rage. Allons, je suis perdu, et j'entraîne avec moi, dans l'abîme, ma fille innocente.

—Cela dépend peut-être de vous, répliqua l'artiste, payez d'abord, ensuite nous verrons.

—Jacques Garaud, se reprenant à espérer, répondit :

—Je n'ai pas d'argent ici.

—Pardonnez-moi. Vous êtes allé toucher ce matin chez votre banquier une somme de cinq cent mille francs que vous

destiniez à votre complice, Ovide Soliveau, arrêté hier au soir. Croyez-moi. Exécutez-vous de bonne grâce.

Le faux Paul Harmant ouvrit le tiroir-banque de son bureau, et en tira cinq liasses de billets de banque.

Il y a là cinq cent mille francs, dit-il.
C'est bien, fit Etienne en mettant les liasses dans ses poches. Maintenant prenez une plume et écrivez sur ce papier timbré ce que je vais vous dicter.

—L'ex-contremaître d'Alfortville se mit en devoir d'obéir. L'artiste dicta :

—“ Moi, Jacques Garaud, en présence de monsieur Etienne Castel et Raoul Duchemin, je m'accuse...”
Jacques, la sueur au front, s'arrêta.

—C'est une confession écrite que vous voulez de moi, fit-il, avec cette confession vous pourriez perdre ma fille. Je n'écrirai pas.

Mary apparut tout à coup. Elle marchait d'un pas lent, du pas d'une somnambule endormie du sommeil magnétique, et s'avança jusqu'au bureau.

—Vous écrivez, mon père, dit-elle d'une voix qui semblait sortir de la tombe.

Jacques Garaud se laissa tomber à genoux devant elle et balbutia, en lui tendant les mains :

—Ma fille, mon enfant chérie, ils veulent ton déshonneur et le mien.

—Vous écrivez ce qu'on va vous dicter, mon père, continua Mary. Relevez-vous donc et reprenez la plume.

Le faux Paul Harmant n'avait plus de force pour une résistance quelconque. Il fit ce que lui disait sa fille, qui resta debout et immobile, la main appuyée sur le bureau.

L'artiste poursuivit en ces termes sa dictée :

“ Je m'accuse d'avoir, le 6 septembre 1861, écrit à Jeanne Fortier la lettre signée de mon nom qu'on trouvera ci-jointe. Je m'accuse d'avoir, le même jour, volé une somme dépassant cent quatre-vingt-dix mille francs, à monsieur Jules Labroue, industriel, à Alfortville.”

Jacques s'arrêta de nouveau.
—Ecrivez, mon père, répéta Mary, si vous ne voulez pas que je prenne la plume et que j'écrive à votre place.

Le misérable courba la tête et continua la tâche interrompue. Etienne Castel reprit :

“ Je m'accuse d'avoir volé non-seulement l'argent, mais les plans de Jules Labroue, mon patron, d'avoir incendié sa maison et de l'avoir assassiné. Je m'accuse d'avoir pris et porté en Amérique le faux nom de Paul Harmant. Je m'accuse d'avoir voulu faire assassiner Lucie Fortier par un complice à mes gages, Ovide Soliveau, et d'avoir payé le même Ovide Soliveau pour assassiner Jeanne Fortier, reconnue par moi sous le nom de Lise Perrin, la porteuze de pain.”

L'artiste en était là de sa dictée et la plume de Jacques Garaud courait tremblante sur le papier. Soudain, une porte s'ouvrit ; Jeanne Fortier, livide, le cou marbré de taches rouges qui semblaient saigner, sortit du cabinet où Jacques Garaud avait cru enfermer son cadavre, et dit :

—Que cet homme s'accuse aussi d'avoir voulu, tout à l'heure, m'étrangler de ses mains !

En voyant paraître Jeanne, Etienne et Raoul avaient poussé un cri de surprise, Mary un cri d'épouvante. Jacques, lui, paraissait changé en statue. De grosses gouttes de sueur mouillaient ses cheveux et son visage. Mary lui souleva la main et la replaça sur le papier.

—Ecrivez, mon père, commanda-t-elle.

Jacques Garaud traça deux lignes encore.

—Maintenant, signez.

Le misérable signa. Mary prit la feuille, et la tendant à Jeanne Fortier qui la saisit, lui dit :

—Voilà votre réhabilitation, madame.

Puis se tournant vers son père, elle ajouta :

—Que Dieu vous pardonne. Heureusement, moi, je vais mourir.

Et elle s'éloigna d'un pas lent, comme elle était venue. Une minute à peu près s'écoula. On entendait que le souffle haletant du millionnaire, affaissé sur son bureau, la tête dans les mains. Tout à coup, le bruit causé par la marche de plusieurs personnes retentit dans le grand salon qui précédait le cabinet de travail, et Lucie, Georges Darier et Lucien Labroue apparurent en même temps que le juge d'instruction, le chef de la sûreté, et les agents conduisant Ovide Soliveau.

—Ma mère, ma mère, s'écria Lucie en se jetant dans les bras de Jeanne, qui la serra sur son cœur à l'étouffer, en bégayant :

—Ma fille !

Le chef de la sûreté posa la main sur l'épaule de l'ex-contremaître d'Alfortville, et lui dit :

—Au nom de la loi, Jacques Garaud, je vous arrête.

—Ce n'est pas drôle, hein, ma vieille branche ! fit Soliveau d'un ton gouaillier. Qu'est-ce que tu veux ? Tu avais eu trop longtemps la chance, fallait payer ça. Voilà la devine qui est venue.

—Jeanne Fortier, dit le juge d'instruction, je suis autorisé par le procureur de la République à vous laisser en liberté provisoire, liberté qui sera bientôt définitive. Remettez-moi le papier que vient de vous donner la fille de cet homme.

Vous, monsieur Castel, remettez-moi l'acte mortuaire de Paul Harmant et la lettre écrite en 1861 par Jacques Garaud à Jeanne Fortier.

—Voilà ces pièces, monsieur.

—Votre réhabilitation ne se fera pas attendre, madame, ajouta le magistrat en s'adressant à la porteuze de pain.

—Oh ! merci ! monsieur, merci ! J'ai tant souffert.

—Et, ajouta Etienne Castel, en amenant Georges à la pauvre femme, voici l'avocat qui plaidera pour vous, non seulement avec tout son talent, mais avec tout son cœur, je vous le jure.

Jeanne regarda Georges avec joie. Elle allait lui tendre la main.

—Mais vas donc, mon frère ! va donc ! cria Lucie à Georges. Nous allons être deux à l'aimer.

—Ton frère ! lui ! balbutia Jeanne. Oh ! mon fils, mon fils.

Et elle serra contre son cœur Georges, qui venait de se jeter dans ses bras. Mais c'était trop de joie pour la pauvre femme après tant d'angoisses et de douleur. Elle perdit brusquement connaissance et serait tombée à la renverse si ses enfants ne l'avaient soutenue. Quand elle reprit ses sens, Lucien, agenouillé devant elle à côté de Lucie, l'appela aussi : “ Ma mère ! ” Une demi-heure plus tard, lorsque les agents eurent emmené Jacques Garaud et son digne complice, on trouva Mary étendue sur son lit et morte. Sa main déjà froide pressait encore contre ses lèvres un mouchoir ensanglanté par la crise suprême. Avant de se coucher pour mourir elle avait écrit ces lignes :

“ POUR LUCIE FORTIER

“ Je vous ai fait du mal, Lucie, beaucoup de mal, et cependant je ne suis pas méchante. Que voulez-vous, je l'aimais tant ! Ne me refusez pas votre pardon, Lucie, et priez Dieu pour moi. Vous êtes bien vengée.

“ MARY ”

Trois mois après ce jour terrible, Jacques Garaud et Ovide Soliveau étaient condamnés aux travaux forcés à perpétuité. L'arrêt ne reçut pas son exécution en ce qui concernait Jacques Garaud. Le misérable qui n'avait dans le cœur qu'un sentiment humain, mais développé au plus haut point, l'amour paternel, ne put survivre à la mort de sa fille. Il trouva moyen de s'étrangler dans sa prison. Il fallut près d'une année pour obtenir l'arrêt de réhabilitation de Jeanne Fortier.

Le lendemain du jour où cet arrêt était rendu, Lucien Labroue épousait Lucie et entra en possession avec elle et sa mère de l'usine reconstruite sur les terrains d'Alfortville où s'élevait jadis l'usine de Jules Labroue. Il prenait pour caissier Raoul Duchemin qui, mettant à profit les leçons du passé, est devenu le plus probe des comptables. Les jeunes époux, avons-nous besoin de le dire, s'adorent et sont aussi complètement heureux qu'on puisse l'être ici-bas. Jeanne Fortier, la porteuze de pain, riche à présent, puisque ses enfants sont riches, et heureuse de leur bonheur.

—J'ai bien souffert, dit-elle parfois. Mais aujourd'hui, c'est le paradis. Ah ! Dieu est bon !

Georges Fortier est en train de devenir un avocat célèbre. Il sera quel que jour député, certainement. Ministre ? Pourquoi pas ?

Mademoiselle Amanda vient de trouver un imbécile qui lui achète l'établissement de madame Augustine, et qui l'épouse par-dessus le marché. Cet imbécile est un veuf qui a rendu malheureuse sa première femme. Il y a une justice au ciel !

FIN

A MA PETITE SŒUR

D'OU vient, amie, que malgré tout le mal que nous nous donnons, malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvons réussir à nous tourner définitivement le dos ?

Notre amitié est-elle abritée par l'aile de notre bon ou de notre mauvais ange ?...

C'est quand nous le voulons le moins ; c'est quand nous sommes là, se jurant intérieurement et fermement de ne se revoir jamais, ou qu'avec froideur, que nous nous trouvons en face l'une de l'autre, qu'on s'enlace, qu'on s'embrasse comme si on ne devait plus se quitter.

Et ces scènes intimes nous perdant sous une avalanche de véritables effusions, ces scènes toujours à recommencer nous apportent, à chaque répétition, un bonheur plus nouveau, plus riche, plus grand. Ce nom de *sœur*, qu'instinctivement nous avons à la fois prononcé, nous rappelle encore et nous rattaché davantage.

Tu n'y comprends rien ; je n'en comprends pas plus ; et nous jouissons dans l'étrangeté de ce rapprochement délicat devenu nécessaire.

D'où vient ?

Veux-tu savoir ?...

Je crois que Dieu a ainsi créé des âmes, sœurs d'autres âmes ; malgré nous, malgré tout, elles doivent se chercher, se reconnaître, s'entendre. On a beau se démenter et se raidir contre le sort, la loi divine est là ! nous écrasant de sa puissance, nous fascinant sous son joug, nous éblouissant par ses magnifiques douceurs.

C'est pourquoi, on croit s'oublier quelques instants, c'est pourquoi, il nous faut venir retremper nos âmes à une bonne et sainte affection : Je suis meilleure quand je te sens là, et plus méchante dès que tu n'y es plus.

J'entrerai dans des redites, permets-les moi, pour te répéter que de tous les souvenirs que nous pourrions ramasser dans le sentier de la vie, ceux-là seuls que d'une même main nous cueillons, demeureront les plus beaux ; toutes ces roses que nous

effeuillons avec une tendresse exquise, auront moins d'épines que tout autre, et leur parfum restera le plus suave, le plus délicieux.

Petite sœur, choisons donc bien notre liaison qui persiste même quand les gazes les plus rosées de l'imagination se déchirent : ne sais-tu pas que chaque parcelle qui s'échappe d'un beau rêve—fut-il étrange, mystérieux ou impossible—emporte avec elle quelque chose de nous-mêmes, un *quelque chose* qui fait pleurer ? Eh, crois-moi, le sang-froid est plus commode à garder, l'héroïsme plus facile à atteindre dans les grandes, dans les extrêmes douleurs que dans ces déceptions de tous les jours, où souvent le courage manque pour sacrifier sublimement un regard, un sourire, un mot, une page à un caprice, à une fantaisie qui n'a pas de nom.

* * *

Je t'aime, enfant ! Si plus souvent tu frappais sur mon cœur, comme tu l'as fait aujourd'hui, je sens que je subirais mieux que toute autre influence celle que tu as tenté m'infiltrer à travers un flot de bonnes paroles. Si plus souvent tu prenais avec moi ce ton grave, cette voix sérieuse, qui a pénétré jusqu'à mon âme, si plus souvent tu me faisais la *leçon*, je sens que j'irais mieux par la vie, je sens bien que tout un nombre de sottises illusions, que je dorlotte avec un raffinement d'attentions soignées, tomberaient d'elles-mêmes et que j'en serais beaucoup mieux. Je sens que je rirais du monde et des préjugés ridicules dont il m'anime, que je les lui rendrais, les lui jetterais à la face en criant haut que les châteaux, bâtis à dix-sept et vingt ans, sont des chimères et leurs espérances des folies.

Mais... je n'ai pas atteint ce degré de sagesse : malgré moi, tu le sais, amie, mon fol esprit se cramponne aux rêves et ne veut rien attendre de la réalité.

Dieu n'a pas créé tous les cœurs les mêmes, à quelques-uns, la foi n'arrive qu'à travers un sillon d'erreurs et de fausses appréhensions.

Tu sembles croire que je n'ai de sourire que pour la poésie, que le côté prosaïque de l'existence je le fuis, que de l'avenir je me préoccupe peu. Tout le contraire, petite sœur. Souvent je m'arrête sur cette pensée de la dernière étape qui fait époque dans la vie d'une fillette.

Du mariage, du cloître, du célibat, les chemins sont également larges, également encombrés. Tous trois demandent de la patience et de la vocation : le dernier serait bien le meilleur, n'était la caste à part que forment les cœurs héroïques qui s'y dévouent. Du cloître, j'aime les froides murailles, les règlements bénis, les chapelles soignées, le toit sombre qui sait cacher le bonheur. Du mariage...

penche ton oreille, amie : Suivant moi, un mari est la plus vilaine des choses, et je ne suis pas si *vilaine* de te le dire carrément. Il faut lui étaler toutes nos pensées, il scrute tous nos sentiments ; rien n'est plus à nous ; sur tout, il exige son droit. Il renverse nos rêves, détruit nos illusions, rit de nos chimères. *Seigneur et maître*, il faut lui appartenir, tête, cœur, âme.

C'est ce qui me révolte. Je tremble, quand un regard jeté dans ma chambre, me laisse entrevoir tout ce que ce pas décisif briserait de caprices, de reliques, d'idées folles, de moi-même !

Mais tu me l'as dit, amie : *J'en finirai par là*.

Je veux te croire, croire aveuglément tout ce que tu m'as annoncé avec une sagesse indéniable. Je te demande un peu de temps, s'il te plaît !

Quand j'aurai donné à mon dernier rêve sa dernière larme,—quelques jours peut-être et rien n'en restera,—je serai toute à ta cause, toute à la mission que tu as entreprise.

.....
Eh ! alors, petite sœur, nous serons *deux* pour te chérir.

AN GÉLINE.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Contre la fièvre typhoïde.—Une personne très digne de foi nous indique une médication qui, malgré l'apparence d'un remède de bonne femme, produit, paraît-il, des résultats excellents contre la fièvre typhoïde. Il suffit, nous dit-elle, de piler des oignons blancs et d'en faire des applications toutes les trois heures sous la plante des pieds du malade. Rien ne coûte d'essayer.



LA COMTESSE DE CHAMBORD

La comtesse de Chambord est morte le 25 mars à Goritz.

On sait qu'elle appartenait à la maison d'Autriche et qu'elle était la fille aînée du duc de Modène, François IV.

L'archiduchesse Marie-Thérèse-Béatrice-Gaétane était née le 14 juillet 1817.

Le 16 novembre 1846, elle avait épousé, à Grätz, le comte de Chambord, auquel elle avait apporté une dot considérable.

Pendant les premières années qui suivirent ce mariage, le comte et la comtesse de Chambord habitèrent Venise. Après la cession de la Vénétie, en 1866, le comte de Chambord vendit son palais de Venise et se retira en Autriche.

On n'a pas oublié qu'elle fut l'adversaire résolue et très agissante des tristes projets de fusion, qui tendaient à un rapprochement illusoire entre les partisans de la monarchie traditionnelle et ceux de l'expédition orléaniste.

La comtesse avait soixante-neuf ans ; c'est en 1846 qu'elle épousa le comte de Chambord, moins âgé qu'elle de trois années.

Elle laisse une fortune considérable, mais dont la plus grande partie a déjà été partagée.

La défunte a légué toute sa fortune, soit près de cinquante millions, moitié à don Carlo, moitié au frère de celui-ci, don Alphonse.

LE DÉPART DES CLOCHES

(Voir gravure)

ARMIS les traditions poétiques et charmantes qui ont trait à la sainte semaine, l'une des plus répandues est bien celle du voyage des cloches qui s'envolent dans l'air, et vont à Rome, durant que chez nous leur carillon ne se fait plus entendre. Dans les établissements religieux, les exercices qui se font aux tintements de la cloche, ont lieu, pendant trois jours, au son d'une crécelle, et ce n'est que le jour de Pâques que les clochers retentissent de nouveau pour fêter la résurrection. Dans le midi de la France, au lieu du tintement imposant mais uniforme des bourdons, les cloches, disposées en carillons compliqués, chantent l'hymne du jour, et leur voix d'airain remplit les airs de l'Alleluia triomphant, tandis que les églises jonchées de verdure regorgent de fidèles posternés dans des nuages d'encens.

M. Adrien Marle a rendu toute la poésie de la légende, dans sa gracieuse composition. L'œil extasié de l'enfant crédule cherche dans l'air la trace des sonores voyageuses, et sa foi naïve ne lui permet pas de douter de la réalité de la légende.

PAQUES

Cloches, carillonnez, voici Pâques fleuries,
Un peuple entier s'avance, un rameau dans la main,
Jetez à tous les airs vos claires sonneries,
Un Dieu vient parmi nous, sauveur du genre humain.

Hélas ! un long sanglot succède aux chants de fête !
Dieu voulut que son fils nous apprit à souffrir,
L'Éternel a parlé, que sa volonté soit faite !
Cessons tout cri de joie : un Dieu vient de mourir.

Mais réjouissons-nous ! Cloches, sonnez encore !
La tombe est devenue un autel désormais ;
La nuit a disparu, c'est la nouvelle aurore,
Où le Fils, Homme-Dieu, va revivre à jamais !

* * *

Petits enfants aux lèvres roses,
Les Pâques viennent à grands pas ;
Quittez vite vos airs moroses,
Souriez et tendez les bras.

Pantin qui gesticule et roule,
Poupée au teint si délicat,
Les jouets s'échappent en foule
D'un œuf superbe en chocolat.

Dans cet œuf mignon il s'assemble
Tant d'objets charmants, tant et tant...
Que le contenu vous en semble
Plus vaste que le contenant.

C'est ainsi que pareil mystère
Se présente à nous au printemps,
Lorsque l'on voit sortir de terre
Tant de trésors en même temps.

L'œuf est plein, la terre est féconde,
Du mois d'avril c'est le retour,
Et c'est fête pour tout le monde
Pour les enfants et pour l'amour.

PAUL BILHAUD.

LE PRIX DU TEMPS

Il est de la plus grande importance de donner aux enfants des habitudes d'activité, d'application et de persévérance. Il faut de bonne heure leur faire sentir tout le prix du temps, leur montrer que, comme en dépensant mal à propos des cents, nous perdons bientôt des piastres, de même en prodiguant des minutes, nous perdons, non seulement des heures, mais aussi des jours et des mois. Il ne faut donc jamais permettre aux enfants de rester oisifs sous le frivole prétexte qu'ils n'ont pas assez de temps pour entreprendre quelque chose, car cette excuse n'est souvent qu'un motif pour perdre les moments sans emploi positif qui se trouvent en si grand nombre chaque jour.

C'est une erreur de croire que l'activité des enfants ne doit être exercée que pendant l'heure des leçons ; les enfants peuvent être tout aussi paresseux dans leurs jeux que dans leurs études. Nous devons donc avoir soin de leur faire employer utilement et agréablement le temps destiné à leurs récréations ; la moindre apparence d'un penchant à la nonchalance ou à l'humeur, doit être promptement réprimée.

Un enfant, ayant ces mauvaises dispositions, s'étendra sur une chaise ou se couchera à terre pour ne pas se fatiguer en se mêlant aux jeux de ses camarades plus actifs que lui ; il cherchera de l'amusement, tantôt dans une chose, tantôt dans une autre, sans en trouver aucune.

L'on estime à \$50,000, la valeur de la propriété détruite par les incendies allumés, dit-on, par les grévistes.

Aux dernières élections municipales de Chicago, il a été enregistré 1,803 votes canadiens français.

On causait l'autre soir, au Ramolli-Club, des belles-mères, et des petites vengeances variées que les gendres aiment à exercer contre elles.

—Messieurs, s'écrie Guibollard, croyez-en ma vieille expérience, le plus beau tour qu'on puisse jouer à une belle-mère, c'est de ne pas épouser sa fille !

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—George Lemire, 68, Place Jacques-Cartier ; Moïse Sauvé (\$15.00), 25, rue de la Montagne ; Maxime Dufresne, 128, rue Amherst ; Joseph Turcotte, 50½, rue Barré ; J. B. Dusseault, 77, rue St-Antoine ; E. Arless, 45, rue St-Constant ; Dame Napoléon Giguère, 186, rue St-Hubert ; Delle Blanche Favreau, 51, rue Beaudry ; Dame Marie Guérin, 113, rue Plessis ; H. Bourque, 427, rue Mignonne ; A. Piché & Cie, 87, rue St-Laurent ; Simon Lesage (\$10.00), 272, rue Champlain ; Dame N. Corbeil, 18, rue Hunter ; Dame Léon Laurent (deux primes), 1354, rue Notre-Dame ; Cléophas Daunais, clerc du marché Papineau ; Napoléon Dupont, 96, rue Champlain ; Narcisse Leblanc, 69, rue St-Maurice ; David Leisi, 33, rue Bonsecours.

Québec.—Pierre Drolet, 102, rue St-Georges ; Louis Bélanger (\$2.00), marché Berthelot ; François Mathieu, 275, rue du Roi ; Joseph Savard, coin des rues de la Couronne et St-Joseph ; Delle Méline Richard, 17, rue St-Dominique ; Delle Virginie Duquet, 223, rue St-Jean ; Arthur Vincent, 224, rue St-Jean ; Charles Poire, 382, rue St-Joseph ; Zotique Turgeon (\$5.00), 261, rue St-Valier.

Ste-Thérèse de Blainville.—Dame Toussaint Lecompte.

Quinebaug, Conn.—C. Dubé.

Southbridge, Mass.—Edouard Brown.

Ottawa.—Delle D. Leclaire, 223, rue St-Patrick ; Alphonse Valiquette, 243, rue Dalhousie.

St-Hyacinthe.—A. Charpentier.

Bordeaux, P. Q.—F. X. Cochue.

Ste-Cunégonde.—H. Cousinault, 197, rue Workman ; Moïse Rochon, 1020, rue St-Joseph ; Joseph Sauriol, 138, rue Fulford ; J.-Bte. Groulx, 131, rue Workman.

Ville St-Jean-Baptiste.—Henri Gervais, 193, rue Pantaléon.

St-Aubert.—Antoine Bois.

Trois-Rivières.—J. P. Chillas.

Joliette.—Albert Gervais.

Maskinongé.—N. G. Lemyre.

Ville St-Henri.—Dame Louis Riel, 92, rue St-Ferdinand ; Magloire Boyer, 106, rue St-Augustin ; Antoine Busière (\$3.00), 107, rue St-Augustin.

Yamachiche.—M. l'abbé A. D. Gélinas.

Chambly Bassin.—N. Berger.

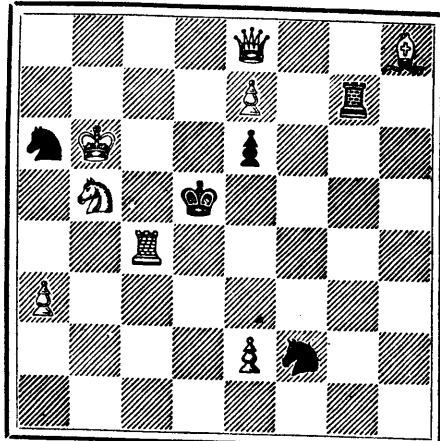
RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 179.—CAPRICE JEU DE MOTS

Tu es entré dans cette fabrique de tissage et d'xxxxxxx ; c'est bien, mais cet xxxx xxxx, xx xx xxxx commence à se ressentir de la fatigue.

No 180.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—5 pièces



Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 177.—Le premier reçoit \$235.30 ; le 2me, 294.12 ; le 3me, 313.72 ; le 4me, 352.95 ; le 5me, 392.16, et le 6me 411.75. Total : \$2,000 00.

No 178.—La guerre des deux roses.

ONT DEVINE :

Problèmes.—J. A. Landry, Maskinongé ; Joseph Brouillet, Island Pond ; J. E. C., St-Hyacinthe ; Adélar Cardinal, Louis-W. Payfer, A. M., Montréal ; Thomas Rousset, Ste-Scholastique ; Laurentins Dufresne, Ottawa ; L. B., Chicago ; Charles Darveau, G. L. Fregousse, D. C. Mongeau, Québec ; N. T., Trois-Rivières ; Dame Calixte Roy, Côte-des-Neiges ; Mlle Emma Lesage, St-Léon ; H. Gervais, Montréal.

Rébus.—Mlle Eliana Hubert, village St-Gabriel ; Mlle Angélique Meddon, Ottawa ; John Labrie, Hochelaga ; L. Proulx, Félix Cloutier, O. Leclerc, Québec ; Mlle Eugénie Cinq-Mars ; Emile L., A. Hogue, Montréal ; Mlle Marguerite Gilbert, Québec.

GRAVURE-DEVINETTE

La nourrice dans l'embarras



Père Jean, vous n'avez pas trouvé mon nourrisson ?

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

J'ai ciselé la statue

CHOSSES ET AUTRES

La population actuelle des Etats-Unis est d'environ 60,000,000.

Franklin se servit du premier paratonnerre en 1752.

L'exposition coloniale à Londres sera ouverte le 4 mai prochain.

Le premier Concile chrétien fut tenu par les apôtres, en l'an 50.

M. de Lesseps croit que le canal de Panama sera terminé vers 1889.

On estime à \$16,000 le coût des fêtes de l'installation de Son Eminence le cardinal Taschereau.

Mgr Lorrain vient d'autoriser les Polonais catholiques, du comté de Renfrew (Ontario), à construire une église.

Le nombre de personnes atteintes de folie et reçues dans les asiles de l'Etat de New-York est de 33 pour cent plus élevé qu'il y a cinq ans.

En 1878, le Canada a produit 800,000 tonnes de charbon. En 1885 il en a produit 1,800,000 ; c'est-à-dire qu'en six ans il a augmenté sa production de un million de tonnes.

On compte en France 5 millions de propriétaires fonciers possédant une moyenne de 10 arpents évalués aux prix moyen de \$400 l'arpent, les vignobles exceptés.

Un caporal à ses soldats : " Au commandement de : Halte ! l'on rapproche vivement le pied qui est à terre de celui qui est en l'air, et l'on reste immobile."

Le plus grand théâtre du monde est l'Opéra de Paris. Sa masse est de 4,287 mille pieds cubiques ; il a coûté à peu près 100 millions de francs.

Le lait, qu'on met dans un vase en terre, ou même dans un vaisseau en ferblanc, conservera sa douceur bien longtemps si le vase est bien enveloppé d'un linge mouillé.

Le Rév. M. N. Bouchard, curé de Beaumont, qui a agi comme aumônier des voyageurs canadiens de l'expédition du Nil, en Egypte, vient de recevoir, par l'entremise de Son Excellence le gouverneur-général, la médaille de la campagne d'Egypte.

L'église de Beaumont (Canada) est une des plus anciennes du pays. Elle a été construite en 1733. Sept prêtres y ont été inhumés, trois sous la domination française et quatre sous la domination anglaise. Le presbytère fut construit en 1722.

22500

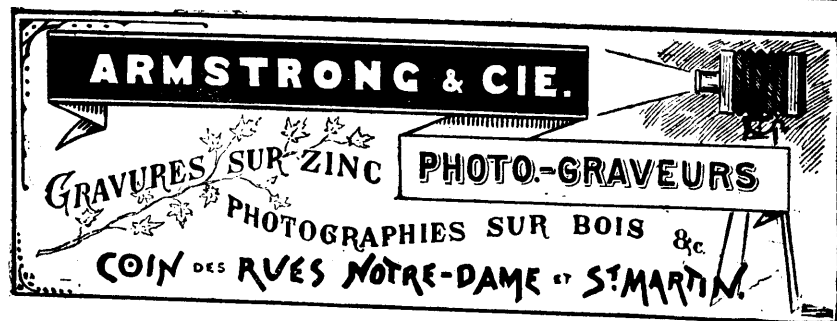
"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du e sur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.



Les personnes qui ont la superstition du vendredi apprendront peut-être avec terreur que l'année 1886 est par excellence l'année aux vendredis. Elle a commencée le vendredi, finira le vendredi, et elle renferme 53 vendredis. Quatre mois de l'année ont chacun cinq vendredis, le renouvellement de la lune arrive cinq fois le vendredi, et la journée la plus longue ainsi que la plus courte tomberont le vendredi.

CONSEILS A UN JEUNE HOMME

Apprenez bien votre métier. Ne vous occupez que d'une chose, ne changez pour aucune raison. Hâtez-vous toujours, mais ne vous précipitez pas.

Mettez de la méthode dans ce que vous faites et dans ce que vous entreprenez.

Faites bien ce qu'il faut faire. Comptez sur vous même ; ne demandez pas trop de conseils, mais dépendez plutôt de vous-même.

Ne soyez jamais paresseux ; que vos mains travaillent ou que votre intelligence agisse, excepté pendant le sommeil.

Soyez charitable pour tous ; toujours généreux, en esprit, en acte, aidez les autres dans les sentiers épineux de la vie.

Ne vous empressez pas de devenir riches : rappelez-vous que de légers gains assurés apportent assez pour vivre et vous font jouir d'une grande tranquillité d'âme !

Celui qui veut graver une échelle doit commencer par le premier échelon. Ceux qui sont en haut ont commencé par en bas.

Pensez ce que vous dites ; mais ne dites pas ce que vous pensez.

Les pensées sont à vous ; les paroles ne vous appartiennent plus.

Quand c'est la Sagesse qui gouverne, le vent ne saurait vous faire sombrer.

Les lèvres n'errent jamais quand elles gardent la porte.

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

A. L. MARSOLAIS, B.A.L.L.B.
AVOCAT

1608, rue Notre-Dame, Bloc Ferrier, Chambre No 17. — Bureau du soir : 989, rue Notre-Dame. M. Marsolais suivra aussi les cours de Joliette et l'Assomption.

JOS. MACDUFF,

SELLIER ET FABRICANT DE VALISES,

703, rue Ste-Catherine, Montréal

M. Macduff tiendra aussi en magasin des Couvertes, Brosses, Fouets, etc

TAPISSERIE

UNE SPÉCIALITÉ

Votre choix dans plus de

1500

PATRONS NOUVEAUX

AUSSI

BORDURES ET DADOS ASSORTIS

TOUJOURS CHEZ

J. G. GRATTON

Coins des rues Wolfe et Ste-Catherine



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes ALLEZ CHEZ

A. NATHAN

71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents ; 10,000 cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabaciste. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

Nouvel établissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acimatés, engrais, etc, etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci. —Moyen efficace de faire fortune.— La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public. —D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, mala lie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infail libre pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Pictée.

S. LACHAPPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène
Et membre du bureau santé de la Province.

E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal,
217, rue St-Eizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

PREMIÈRE PARTIE

I

MARANGUE est un petit village perdu au fond des Ardennes. Il compte à peine trois cents habitants. Il est bâti dans une position des plus pittoresques, à l'endroit d'une gorge profonde formée par l'écartement subit de deux montagnes. La gorge est si étroite, qu'il semble qu'elle est née d'une coupure qui s'est produite à la suite d'un bouleversement de la voûte terrestre.

De quelque côté qu'on arrive au village de Marangue, il faut traverser des bois, des forêts sombres et franchir les crêtes et les escarpements des montagnes, qui l'entourent comme des murailles de forteresse. En été, il se cache si bien dans la verdure, qu'on pourrait passer à une faible distance de ses jardins sans voir les habitations, sans même soupçonner qu'il y a là un village. En hiver, Marangue est comme enseveli sous un linceul de neige ; mais les chênes séculaires, géants de la forêt, le protègent contre les avalanches et la fureur des vents du nord.

Les maisons sont petites, blanchies à la chaux, couvertes en chaume et construites, presque toutes, sur le même modèle. Elles sont jetées çà et là sans ordre, sans alignement, sur le bord d'un large ravin, qui devient un torrent les jours d'orage et après l'hiver, lors de la fonte des neiges.

A un kilomètre de Marangue, en se rapprochant du sommet de la montagne, on rencontre le hameau des Huttes ; il se compose d'une trentaine de cabanes bâties sur un plateau inférieur, ayant l'aspect d'une vaste terrasse, en avant de roches énormes contre lesquelles les cabanes s'appuient et semblent s'abriter. Le hameau des Huttes fait partie de la commune de Marangue.

A l'exception de trois ou quatre cultivateurs, qui suffisent pour labourer et ensemençer le territoire de la commune, il n'y a à Marangue que des sabotiers, des scieurs de long et des familles de bûcherons et de charbonniers.

Toute cette population vit comme elle peut, misérablement. Loin des villes et des grandes voies de communication, elle est restée à demi sauvage. Ignorante, sans ambition comme sans aspiration, elle ne rêve rien au delà de ce qui lui est donné, c'est-à-dire de son existence au milieu des bois. Elle se trouve heureuse ainsi.

Depuis quelques années, on se plaint, non sans raison, du décroissement de la population en France. De graves esprits, des philanthropes animés d'excellentes intentions, tout en gémissant sur un état de choses inquiétant pour l'avenir de notre pays, cher-

chent les moyens de remédier au mal, qui menace de devenir une calamité publique.

Les habitants de Marangue auraient le droit de protester, car il n'est pas rare de trouver chez eux des familles de huit, dix, et même douze enfants.

Avoir beaucoup d'enfants était un privilège dont autrefois tous les peuples se glorifiaient. De nos jours, les choses ont bien changé, et si c'est encore un privilège d'avoir une nombreuse famille, il semble que les pauvres gens seuls ont le droit de le revendiquer. Ils se donnent le seul luxe qui leur soit permis.

Mal vêtus l'hiver, presque nus l'été, malgré cela jamais malades, les enfants, à Marangue, courent, sautent, se roulent, crient, pleurent, rient, babillent, se développent et grandissent au grand air, sous le soleil, qui prodigue partout sa lumière, la chaleur et l'or de ses rayons.

Les garçons deviennent rapidement des hommes robustes, des travailleurs aux bras de fer, aux muscles d'acier. Ils prennent de bonne heure la cognée du bûcheron et, sous les coups terribles qu'ils portent, on voit les plus gros arbres des forêts

ne peuvent rien cacher : aux indiscretes qui les interrogent, ils disent toujours la vérité.

Un soir d'hiver, une douzaine de femmes de Marangue se trouvaient dans une maison du village où elles avaient l'habitude de se réunir pour passer la veillée. Chacune apportait son ouvrage : celle-ci son tricot, celle-là son rouet et sa quenouille à filer, une autre son linge à repriser, une autre encore sa brassée de chanvre à teiller. En travaillant ensemble, en causant, en riant, en chantant, les femmes trouvaient les soirées moins longues, le travail plus facile et le bruit du rouet moins monotone. Toutefois, le but principal de l'association était l'économie.

En se réunissant pour travailler en commun, il y avait économie de feu et de lumière, ou plutôt de bois de chauffage et d'huile, car on se chauffait à la flamme du même foyer, on avait la lumière d'une seule lampe. Cette double économie n'est pas sans importance : toutes les ménagères savent ce que coûtent, en hiver, le chauffage et l'éclairage. Chacune à son tour, les femmes fournissaient le bois et l'huile pour la veillée.



En même temps que le vent, un être humain avait franchi le seuil de la porte.—(Voir page, 2, col. 1.)

tomber comme des quilles que la boule rencontre.

Les jeunes filles s'épanouissent librement comme les fleurs du buisson dont elles ont la fraîcheur, la grâce et l'innocence. Elles ignorent absolument l'art de s'embellir et surtout de se rajeunir, que nos belles mondaines ont su si bien perfectionner. Elle n'ont pu comprendre l'utilité de se charger la tête de faux cheveux et de se peindre les sourcils et les cils. Nos élégantes diraient d'elles qu'elles ne savent ni se coiffer, ni s'habiller. Elles n'ont que l'instinct de la coquetterie ; cela suffit pour les rendre charmantes, et elles le sont, car elles ont la simplicité pleine d'attraits, la naïveté de la jeunesse, la fraîcheur sans artifice et la grâce naturelle. Elles ont pu échapper jusqu'à ce jour aux extravagances et à l'esclavage de la mode.

La marguerite de prés, le bluet, la primevère sauvage, l'églantine prise à la haie, voilà leurs bijoux. Une fleur ou un nœud de ruban dans les cheveux leur sert de parure. Que faut-il de plus quand on a de fraîches couleurs sur les joues, le regard doux et limpide, des dents blanches, une chevelure luxuriante, et qu'un joyeux sourire s'épanouit sur des lèvres roses ?

Pour le plus grand nombre, la nature se montre véritablement prodigue des dons les plus précieux et les plus enviés : s'il y en a qui sont seulement jolies, d'autres sont admirablement belles. Elles le savent, car elles se sont vues dans un miroir et dans l'eau claire de la fontaine. Le miroir et l'eau de la fontaine ignorant la flatterie ; mais ils

Le soir dont nous parlons,—on était en janvier,—un grand feu flambait dans la cheminée avec des pétilllements joyeux. Des pommes de terres cuisaient dans un pot de fonte pendu à la crémaillère.

Quatre mèches brûlaient dans une lampe formée d'une plaque de tôle carrée, dont les bords recourbés retenaient l'huile. Cette lampe primitive était suspendue à une baguette de fer fixée à une poutrelle.

Les femmes formaient un cercle autour de la lampe rustique, qui leur distribuait également sa pâle et tremblante lumière.

Au dehors le vent soufflait avec violence ; ses mugissements ressemblaient aux grondements de la foudre. A ses sifflements aigus, pareils à des cris infernaux, se mêlaient les hurlements des chiens de garde et les plaintes des oiseaux de nuit épouvantés. Les arbres se tordaient sous la fureur de la tempête. La neige tombait à gros flocons et, chassée par la rafale, s'entassait aux angles des murs et fouettait les vitres.

De temps à autre, un craquement sinistre faisait tressaillir les femmes. Le vent venait de briser ou de déraciner un arbre. Elles interrompaient un instant leur travail et échangeaient des regards de terreur. Alors elles gardaient un long silence. On aurait dit qu'elles redoutaient de mêler leurs faibles voix aux voix formidables de la tempête.

Ce silence dans la maison au milieu du vacarme du dehors, avait quelque chose de lugubre.

Un coup de vent, plus terrible encore que les précédents, fit trembler la maison jusque dans ses fondements.

—Quelle horrible nuit ! dit une femme.

—Je plains les pauvres gens qui se trouvent à cette heure sur les chemins, dit une autre.

—Il faut avoir un grand courage pour voyager la nuit par un temps pareil.

—Et y être forcé ! Si j'étais obligée de descendre seulement jusqu'à la rivière, je mourrais de frayeur avant d'y arriver.

—Nous savons que tu n'es pas brave, la Bercotte.

Celle qu'on venait d'appeler la Bercotte haussa les épaules et eut un sourire dédaigneux.

—On ne se défend pas contre la peur, répliqua-t-elle. Si je suis très peureuse, j'ai pourtant la prétention de ne pas manquer de courage.

—Bercotte a raison, reprit la maîtresse de la maison, qui se nommait Gervaise : elle a montré qu'elle avait du courage quand, dans la forêt, il y a deux ans, elle a tué la louve qui s'était jetée sur son petit garçon.

—Oui, c'est vrai, la Bercotte a du courage, répétèrent plusieurs voix.

—Je défendais mon petit, dit la Bercotte, dont les traits s'animaient. Ah ! je vous assure qu'à ce moment-là je n'avais pas peur !

—Quand la peur disparaît en présence du danger, dit Gervaise, c'est qu'on a le vrai courage.

Et, s'adressant à une jeune fille qui tout en travaillant paraissait absorbée dans un rêve :

—Suzanne, quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

La jeune fille leva brusquement la tête et dirigea son regard sur le cadran d'une horloge placée en face d'elle.

—Neuf heures vont bientôt sonner, ma mère, répondit-elle.

Elle reprit son travail et se replongea dans son rêve interrompu.

—Voici l'heure de la retraite, dit Gervaise ; mais s'il y a des voyageurs égarés dans la montagne, les sifflements de la tempête les empêcheront d'entendre le son de la cloche. Seigneur, conduisez leurs pas, ayez pitié des malheureux ! ajouta-t-elle en levant les yeux vers le ciel.

—Amen ! répondirent les autres femmes.

Tout à coup la porte s'ouvrit et fut jetée violemment contre la muraille, comme si elle eût été détachée de ses gonds. Le vent s'engouffra dans la maison et lança sur les femmes une poussière de neige. Elle se levèrent en jetant des cris d'épouvante.

En même temps que le vent, un être humain avait franchi le seuil de la porte. Il eût été difficile de dire à quel sexe il appartenait. Sa tête, entièrement cachée sous un capuchon, et blanc, sous la neige qui le couvrait, ce personnage avait l'aspect d'un fantôme.

II

Ayant refermé la porte, le personnage secoua la neige qui couvrait son vêtement, et rejetant en arrière son capuchon, montra aux femmes éperdues son visage jaune, sec et ridé comme un parchemin froissé.

—La sorcière des Huttes ! murmura une des femmes.

Et toutes s'empressèrent de se signer, en se pressant les unes contre les autres avec terreur.

La femme qui venait d'entrer ne parut pas étonnée de l'étrange accueil qui lui était fait.

Il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, de dire exactement son âge. Pendant que son visage et son corps chétif et maigre étaient d'une septuagénairerie, par un contraste saisissant, sa chevelure abondante, noire comme l'aile d'un corbeau, paraissait appartenir à une femme de quarante ans. Il y avait d'ailleurs, dans tous ses mouvements, une vivacité extraordinaire, et l'on était surpris de trouver tant de vie et d'élasticité dans cette petite vieille qui semblait marcher vers la tombe.

Elle avait le nez rond, recourbé comme un bec d'oiseau de proie, les lèvres minces, sans bordures et le menton pointu. Ses petits yeux gris, enfoncés sous l'os frontale, avaient un éclat singulier. Son regard était si vif, si pénétrant, qu'on ne pouvait en supporter la fixité sans éprouver un malaise subit ; on sentait que ce regard, plein de lueurs, scrutait la pensée et fouillait, dans ce qu'ils ont de plus secret et de mieux caché, le cœur et la conscience.

Elle s'avança jusqu'au milieu de la chambre et s'arrêta, ses deux mains longues et décharnées appuyées sur un bâton de cornouiller, armé d'une pointe de fer, bâton indispensable au pays des montagnes, où l'on marche souvent sur d'étroits sentiers au bord des précipices.

—Je reconnais maintenant la maison, se dit-elle, en regardant à droite et à gauche, je suis chez Gervaise. Ah ! ça, reprit-elle tout haut en s'adressant aux femmes, est-ce donc ainsi qu'on pratique l'hospitalité dans ce bon village de Marangue ? D'habitude, quand on reçoit une visite, on souhaite la bienvenue au visiteur et on s'empresse de lui faire une petite place au coin du foyer.

Ces paroles furent suivies d'un morne silence.

La vieille fronça les sourcils, et un petit rire sec, ironique, éclata entre ses lèvres.

Les femmes se regardaient et semblaient se consulter.

La vieille s'approcha du groupe.

—Gervaise, dit-elle, tu ne dis rien ; c'est à toi de parler, pourtant, puisque je suis chez toi.

—C'est que... balbutia Gervaise.

—Quoi ?

—Je ne sais pas comment vous dire...

—Gervaise, si tu ne sais pas comment me dire une chose désagréable, c'est qu'il y a en toi un sentiment meilleur que les autres, qui retient les paroles sur tes lèvres. Va, je connais ta pensée : pour plaire à tes compagnes, tu voudrais bien me dire : "Allez-vous-en !" mais tu n'oses pas... Ah ! les bonnes, les excellentes femmes ! continua-t-elle d'une voix railleuse, elles entendent le vent qui hurle, la neige qui tombe, et elles voudraient me chasser ! elles ne pensent pas qu'en gravissant vers les Huttes, je peux disparaître ensevelie dans un trou, sous la neige, ou être précipitée dans le ravin par un coup de vent. Elles auraient pitié d'un chien, et elles sont sans pitié pour moi !... Moi, poursuivit-elle d'un ton amer, est-ce que je vaudrais quelque chose ? Est-ce que je suis une créature du bon Dieu ? On me repousse, on me fuit, on m'appelle sorcière, et du plus loin qu'on m'aperçoit on se signe en tremblant et on me fait les cornes.

"Parce que j'ai arraché à la nature quelques-uns de ses secrets, ce qui m'a permis de faire un peu de bien dans ma vie, on me regarde comme une maudite ? Oui, j'ai eu le bonheur de rendre quelques services, et plusieurs d'entre vous ne l'ignorent pas ; mais on ne m'en sait aucun gré ; on ne veut point le reconnaître, on cherche même à l'oublier, comme si on avait honte de se montrer reconnaissant ! Et ce n'est pas tout : non seulement on oublie le bien que je fais, mais quand un malheur arrive dans la contrée, on m'accuse, on prétend que j'en suis l'auteur. Toujours on me rend le mal pour le bien. Je ne suis pas méchante, pour-

tant ! Méchante !... oh ! je pourrais l'être si je me laissais aller à mon ressentiment, en voyant l'ingratitude des hommes ?

Elle resta un moment silencieuse, puis elle reprit tristement :

—Non, je ne suis pas méchante. On me méprise, on me hait, on s'éloigne de moi comme d'une bête malfaisante ; eh bien, plus on est injuste envers moi, plus il me semble que mon cœur déborde d'affection. J'aime, j'adore vos petits enfants ; ils me rappellent le passé et me parlent de l'avenir. Quand j'en rencontre un sur mon chemin, mon cœur tressaille de plaisir, et je me dis : Comme je serais heureuse de mettre un baiser sur son front ! Mais à ma vue il se sauve, il court se cacher. Si, par hasard, il se laisse approcher, je m'imagine qu'on ne lui a pas encore appris à me détester ; j'ouvre mes bras et je me penche vers lui... Mais la mère n'est pas loin, je l'entends crier : Arrière, sorcière ! arrière ! L'enfant recule avec terreur. Alors je m'éloigne l'âme brisée, et plus loin, quand on ne me voit plus, j'essuie les pleurs qui inondent mon visage. Pour tous je suis un objet de répulsion ; sans l'avoir mérité, on me traite comme un paria. Voyons, osez donc me le dire ; pourquoi avez-vous peur de moi ?

—Nous n'avons pas peur, dit Gervaise.

—Alors, pourquoi avez-vous quitté votre travail ? Pourquoi êtes-vous ainsi serrées les unes contre les autres ? Pourquoi êtes-vous toute tremblantes ? Vous avez peur, vous dis-je, et vous ressemblez à des brebis qui viennent d'être surprises par un loup.

—Eh bien ! oui, nous avons peur, hasarda une grosse joufflue qui, par excès de prudence, s'était retranchée derrière les autres ; nous avons peur parce que nous savons que vous avez fait un pacte avec le diable...

—Et que vous allez au sabbat, à cheval sur un grand bouc noir, qui a de longues cornes rouges, ajouta une autre.

La vieille femme haussa les épaules et, secouant tristement la tête :

—Quand donc l'instruction, répandue partout, viendra-t-elle chasser les croyances et les superstitions ridicules ! s'écria-t-elle. Ah ! il y a dans le monde bien des souffrances causées par l'ignorance !

Vous n'êtes certainement pas méchantes, continua-t-elle en s'adressant aux femmes ; mais vous êtes de pauvres folles, et je vous plains de tout mon cœur. Je n'essayerai pas de vous faire changer d'idées, je sais d'avance que je me donnerais une peine inutile. Plus tard, quand vous me connaîtrez mieux, vous reviendrez de vos préventions contre moi. Mais aujourd'hui, si vous résonniez seulement, vous verriez que je suis tout à fait inoffensive et incapable de vous nuire. Voyons, s'il y en a une parmi vous qui ait eu à se plaindre de moi, à qui j'aie fait du mal ou causé seulement quelque dommage, qu'elle le dise.

Toutes gardèrent le silence. La vieille reprit :

—Ce n'est pas toi, la Bercotte. Il y a quatre ans, ton mari s'est donné une entorse. Après l'avoir soigné pendant plusieurs mois, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison et qu'il fallait lui couper la jambe. Alors tu vins me trouver toute en larmes. Je te promis que je verrais ton mari. Je m'en allai dans la montagne chercher certaines plantes dont je connais la vertu, et je passai la nuit à préparer mon remède. Le lendemain, de bon matin, j'étais chez toi et je te dis : "La Bercotte, je guérirai ton mari ; on ne lui coupera pas la jambe." Deux mois plus tard, ton mari reprenait son travail.

—C'est vrai ! dit la Bercotte.

La vieille se tourna vers une femme.

—Et toi, Charlotte, as-tu à te plaindre de moi ? demanda-t-elle. Un jour, ton fils aîné s'ouvrit la jambe d'un coup de hache. C'était en été, la grangère se mit dans la plaie et le médecin déclara encore que ton garçon perdrait sa jambe. Comme la Bercotte, tu accourus vers moi. Qu'ai-je fait ? Je suis venue chez toi, j'ai soigné ton fils, la plaie s'est fermée, et ton fils a conservé sa jambe.

—Oui, vous avez fait cela, dit Charlotte.

—Perrine, reprit la femme des Huttes, est-ce toi qui as à te plaindre de moi ? Pourquoi as-tu une cicatrice sur le front, au-dessus de l'œil droit ? Tu l'as sans doute oublié ; mais je peux rafraîchir ta mémoire. A cette place, Perrine, tu fus piquée par

une mouche charbonneuse, la piqûre était mortelle, car l'insecte t'avait inoculé un venin empoisonné.

—Non, non, je n'ai pas oublié, fit Perrine en frissonnant.

—Qui donc a arrêté l'action du poison, Perrine ? Qui donc ta guérie ?

—Vous, c'est vous !

—Oui, Perrine, c'est moi, la vieille Manette, la rebouteuse des Huttes. Alors tu ne te signais pas en me voyant passer ; tu ne parlais point de mes maléfices, et je ne t'entendais pas crier : " Arrière la maudite ! Arrière la sorcière ! " Ainsi, j'ai fait du bien à la Bercotte, à Charlotte, à Perrine et à beaucoup d'autres, chaque fois que j'en ai eu l'occasion, et pour me récompenser, quand je passe devant vos maisons, craignant sans doute de m'y voir entrer, vous vous empressiez de fermer vos portes et vous ne défendez pas à vos enfants des me lancer des pierres.

—Nous savons que vous avez le pouvoir de jeter des sorts, répliqua une femme un peu plus hardie que les autres.

La rebouteuse haussa les épaules.

—Quand vous me voyez toujours disposée à vous être utile, à vous rendre service, répondit-elle, vous ne devriez pas me croire capable de vous faire du mal. Je vous le répète encore, je possède quelques secrets qui me permettent de guérir quelquefois ; voilà toute ma puissance.

" Pourquoi chercherais-je à vous nuire ? Je vous le demande. Réfléchissez, et vous comprendrez que vous avez tort de m'être hostiles. Allez, la rebouteuse des Huttes aime trop à faire le bien pour avoir appris à faire le mal ! "

Cette fois, les paroles de la vieille Manette produisirent l'effet qu'elle espérait. Les femmes, changeant subitement d'attitude, baissèrent la tête.

—Allons, reprit la rebouteuse, dont le front s'était éclairci, il ne faut pas que les mèches de la lampe brûlent inutilement ; reprenez vos places, et remettez-vous à l'ouvrage. Moi, avec ta permission, Gervaise, je vais achever de me chauffer.

Elle prit un escabeau, s'assit devant le feu et présenta à la flamme ses mains tremblantes, bleuies par le froid. Placée en face d'elle, la seconde fille de Gervaise, une charmante enfant âgée de dix ans, la regardait avec une sorte de curiosité craintive.

Les femmes reformèrent le cercle autour de la lampe et se remirent à travailler. Toutefois elles semblaient peu rassurées, ce qui indiquait qu'elles ne croyaient pas absolument aux bonnes intentions de la rebouteuse.

III

Au bout d'un instant, la vieille Manette s'aperçut de la persistance avec laquelle la petite fille la regardait. Alors son regard profond s'arrêta sur le visage de l'enfant, et elle l'examina avec la plus vive attention. Bientôt une émotion extraordinaire s'empara d'elle, et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

Le visage de la rebouteuse avait pris une expression indéfinissable. Elle passa rapidement sa main sur son front et sur ses yeux.

—Mignonne, dit-elle en adoucissant le timbre de sa voix, pourquoi me regardes-tu ainsi ? C'est sans doute parce que je suis vieille et que tu me trouves laide ?

L'enfant baissa les yeux.

—Autrefois, quand j'étais jeune, ma laideur m'a causé de grandes tristesses ; mais je me suis consolée en me disant que la beauté, dont la plupart des femmes sont si fières, si orgueilleuses, loin de donner le bonheur, était la source, souvent, de bien des chagrins. Et quand je pense à ce que certaines femmes font de leur beauté, je me dis qu'il vaut mieux cent fois être laide et avoir un bon cœur, que d'être sans cœur avec une jolie figure.

" Tu ris, mignonne, on dirait que tu as compris. Regarde-moi encore. Oui, comme cela. Ton regard a la douceur d'une caresse. Tes yeux sont un miroir dans lequel on voit ton âme. Dis-moi, tu n'as pas peur de la sorcière ? "

—Non, je n'ai pas peur de vous.

—Pourquoi ?

—Parce que je vois que vous n'êtes pas méchante.

—On ne t'a pas encore appris à me détester ; tu viens de parler avec l'innocence de ton cœur, et ton instinct d'enfant est au-dessus de toutes les préventions. Comment t'appelles-tu, mignonne ?

—Georgette.

—Un joli nom ! aussi gracieux que ton rose et frais visage. Eh bien ! Georgette, puisque tu n'as pas peur de moi, veux-tu me permettre de t'embrasser ?

La fillette se pencha vers la rebouteuse, en avançant sa tête charmante.

La vieille mit un baiser sur le front de l'enfant.

—Ah ! il y a longtemps que je n'ai éprouvé une pareille joie ! murmura-t-elle. Après un moment de silence, elle reprit :

—Tu es la fille de Gervaise ; mais tu as une sœur plus âgée que toi ?

—Oui, Suzanne.

—Est-ce qu'elle est ici ? Je ne l'ai pas vue en entrant.

Tout en parlant, elle s'était tournée vers le cercle des femmes. En même temps Suzanne levait la tête pour répondre. Son regard rencontra celui de la rebouteuse, qui la frappa comme une flèche.

—Me voilà, dit-elle, est-ce que vous avez quelque chose à me dire ?

—Non, ma belle, non, je n'ai rien à vous dire ; mais je n'en suis pas moins contente de vous voir.

Un sourire dédaigneux passa sur les lèvres de la jeune fille.

—J'ai connu votre père, reprit Manette, je veux même dire qu'il avait de l'amitié pour moi ; il ne serait pas passé une seule fois aux Huttes sans entrer dans ma cabane, histoire de causer un instant avec une vieille femme qui lui parlait du temps passé, de son père, de sa mère, qui était ma petite amie, aux beaux jours de l'enfance. Ah ! Antoine Vernier était un brave et honnête homme ! Tu avais un excellent mari, Gervaise, et tes enfants un bon père... Il me parlait souvent de sa femme et de ses chères filles, de Suzanne surtout qui promettait déjà d'être si belle !... Vous étiez tout pour lui : sa joie, son orgueil, sa vie ! Quand il s'agissait de vous, il devenait superbe d'enthousiasme comme son cœur vaillant était chaud et comme il vous aimait ! Et il est mort... Ce sont toujours ceux-là qui devraient rester longtemps sur la terre qui s'en vont les premiers. Gervaise, tes filles ne sauront jamais ce qu'elles ont perdu le jour où Antoine Vernier a été écrasé dans la forêt sous le chêne qu'il abattait.

—C'est vrai, dit tout bas Gervaise.

En entendant faire l'éloge de son père, Georgette s'était mise à pleurer. Quant à Suzanne, on aurait vainement cherché sur son visage un signe d'émotion. Peut-être n'avait-elle pas écouté. Sa pensée était ailleurs.

La rebouteuse continuait à se chauffer devant le feu, dont Georgette avait le soin d'entretenir la flamme.

—On est vraiment à son aise ici, dit Manette ; ce bon feu clair qui pétillie me fait un grand bien. Le froid m'avait saisie, mes membres s'étaient engourdis, mon vieux sang se glaçait ; si j'étais tombée avant d'arriver ici, il ne m'aurait pas été possible de me relever, je serais morte... Maintenant, mes forces reviennent, le sang court dans mes veines, je crois, pouvoir remonter vers les Huttes.

—Manette, vous avez donc peur de mourir ? demanda une femme.

—Pourquoi me fais-tu cette question ?

—Il me semble qu'à votre âge on ne doit plus tenir beaucoup à la vie.

—Tu te trompes, ma fille, on tient toujours à la vie ; plus on approche du terme fatal, plus on voudrait le retarder, soit en allongeant les jours, soit en reprenant quelques-uns des ans écoulés. Jusqu'aux dernières limites de la vieillesse on conserve des illusions ; on espère et on attend. Quoi ? On ne le sait pas, Les vieillards ont leur bonheur et leurs joies ; s'ils n'ont rien à désirer et à demander pour eux, ils ont leurs enfants. N'est-ce pas une grande satisfaction que de voir s'élever et prospérer autour de soi de nouvelles générations ? Ceux-ci vivent de la vie des autres ; ceux-là avec les heureux souvenirs du passé.

" Moi, poursuivit-elle avec une certaine amertume dans la voix, je n'ai pas de famille et je ne trouve dans ma vie que de douloureux souvenirs. Pourtant, je ne veux pas mourir encore. Oh ! ce n'est pas parce que mon existence est heureuse, et moins encore parce que j'ai peur de la mort. La mort n'est pas à redouter ; elle est le repos ; c'est

un sommeil qui dure toujours, voilà tout. S'il ne s'agissait que de moi, je la verrais venir sans faire un pas de côté pour l'éviter ; mais j'ai une mission à remplir ; pour d'autres, il faut que je vive. "

Elle resta un moment silencieuse, la tête inclinée sur sa poitrine.

—Près du lit d'un agonisant, reprit-elle, comme se parlant à elle-même, j'ai fait un serment. Pour le tenir, j'ai traversé les mers et je suis revenue en France. Il y a de cela dix ans... Et depuis dix ans je cherche et je ne trouve rien !

—Que cherchez-vous donc, Manette ? demanda la Bercotte.

La rebouteuse sursauta et releva brusquement la tête.

—Ce que je cherche ? répondit-elle d'une voix vibrante ; je cherche une trace dans la nuit, à travers le monde le passage d'une femme et d'un enfant !

Les femmes se regardèrent avec surprise.

—Une femme... un enfant ! fit Gervaise.

—Ne m'interrogez pas, dit Manette, je ne peux rien vous dire.

Elle prit sa tête dans ses mains, et fit entendre un sourd gémissement.

—Oui, reprit-elle tristement, dix ans se sont passés en recherches inutiles. Où sont-ils ? Quel vent d'orage a soufflé sur eux ? Sur quel coin de la terre ont-ils été jetés ? Dix ans de peine, dix ans d'angoisses, et rien, toujours rien... Eh bien, non, continua-t-elle avec force, je ne me laisserai pas, je poursuivrai mon but sans laisser tomber mon courage ; tant que je pourrai me tenir debout, je chercherai ; tant qu'il me restera un souffle de vie j'espérerai !

De nouveau sa tête se pencha lentement sur son sein ; elle prononça encore quelques inintelligibles paroles puis elle resta silencieuse, les yeux fixés sur la flamme du foyer.

Au dehors, le vent soufflait toujours avec une extrême violence. On entendait dans le lointain ses mugissements sourds semblables à ceux de l'Océan dans ses jours de colère.

—Manette, comment vous trouvez-vous à Marangue au milieu de la nuit et par un temps pareil ? demanda Gervaise. Il faut qu'une raison bien puissante vous ait fait quitter votre cabane ?

—Je suis partie des Huttes dans la matinée, Gervaise, par une éclaircie de soleil, pensant rentrer chez moi avant la nuit, et ne me doutant pas que je serais surprise en chemin par la neige et la tempête. J'avais quelqu'un à voir dans la vallée.

—Votre ami Thomas, le riche ?

—Lui-même, Gervaise.

—On dit bien des choses sur son compte.

—Les envieux et les jaloux.

—On assure qu'il possède plus d'un million.

—Il n'a pas compté son argent devant moi, Gervaise.

—Vous savez aussi bien que nous qu'il s'est enrichi très vite.

—En voyant la fortune qu'il possède aujourd'hui, ajouta Perrine, on a le droit de s'étonner.

—C'est possible, répliqua la rebouteuse ; mais on ne peut pas dire que Thomas est un paresseux, qu'il n'a pas travaillé ; il a toujours joui d'une excellente réputation, et, on a beau dire, on ne peut pas empêcher qu'il ne soit un très honnête homme, toujours prêt à rendre service à ceux qui ont besoin de lui.

—On ne peut pas dire le contraire, répondit Gervaise, Thomas le riche fait beaucoup de bien dans la contrée. Défunt mon mari l'estimait et l'aimait. Quand on parlait à Antoine Vernier de Thomas, dont la position avait changé brusquement du jour au lendemain, il répondait : " Thomas a hérité d'un oncle d'Amérique. " Mon mari disait cela comme il aurait dit autre chose ; mais je suis certaine que Thomas lui avait fait des confidences et qu'il savait le fin mot de l'affaire.

—Moi, dit Perrine, je crois avec beaucoup d'autres que Thomas, voyant chaque jour dépérir sa femme et ne pouvant plus donner de pain à ses huit enfants avec le travail de ses mains, a fait un pacte avec le diable. En échange d'une tonne d'or, il a vendu son âme.

La vieille Manette ne put s'empêcher de hausser les épaules.

—On peut croire cela, dit Charlotte ; mais on peut bien admettre aussi que Thomas a tout simplement trouvé un trésor.

—Certainement, approuvèrent plusieurs femmes.
—Et cela, grâce à la rebouteuse des Huttes, reprit Charlotte. Ne vous en déplaît, Manette, c'est vous qui, dit-on, avez indiqué à Thomas l'endroit où il a découvert le trésor en creusant la terre.

La rebouteuse eut un sourire singulier. Mais elle ne chercha pas à détromper Charlotte. Elle tenait évidemment à ne point faire connaître son opinion au sujet de la fortune de Thomas.

Cette fortune, dont personne ne savait l'importance, existait réellement. Comment Thomas, le plus pauvre, peut-être, des manœuvres de la contrée, s'était-il enrichi? D'où lui était venue la fortune? Avait-il fait un héritage, ou véritablement trouvé un trésor? Là était le mystère.

—Aussi, continua Charlotte, Thomas, devenu riche, n'a pas été ingrat envers Manette; il lui a fait une rente pour toute sa vie.

—C'est vrai; du reste, tout le monde sait cela.

—Je n'ai jamais eu aucune raison pour le cacher, dit la rebouteuse, et je l'ai raconté à qui a voulu l'entendre. Il y a des bonnes actions qu'il faut toujours mettre en lumière afin de servir d'exemple. Thomas, devenu riche, n'a pas oublié le temps, qui n'est pas encore bien éloigné, où il était pauvre et malheureux, où, succombant à la peine, il ne parvenait pas à faire vivre sa nombreuse famille. Il a compris qu'en lui donnant la richesse, Dieu lui imposait l'obligation de soulager et de secourir les infortunés, souvent immérités.

—A mon âge, incapable de travailler, si Thomas n'avait pas eu pitié de moi, je serais dans une misère profonde, obligée d'aller de porte en porte mendier mon pain de chaque jour. Oui, Thomas est riche, mais Thomas a un bon cœur, et, vous le savez aussi bien que moi, il fait un noble emploi de sa fortune. Ils sont nombreux dans le pays ceux qui, comme moi, vivent de ses bienfaits. Thomas aime sa femme et il adore ses enfants. Il les élève dans la pensée du bien et l'ignorance du mal. Ils seront bons, car ils ont sous les yeux l'exemple de leur père, qui leur indique le bon chemin, qui leur montre que dans ce monde, il faut travailler et être utile. Ses filles deviendront d'excellentes ménagères, de vraies femmes, et ses garçons des hommes! Si la fortune est aveugle parfois, elle a bien su ce qu'elle faisait le jour où elle est venue trouver Thomas.

—Il est de fait, dit Gervaise, que Thomas travaille tout autant qu'autrefois et que la fortune ne l'a pas rendu fier.

—La fierté, comme nous l'entendons ici, n'appartient qu'aux sots, répliqua Manette. La vraie fierté consiste à remplir noblement son devoir et à mériter l'estime de tous. Non, Thomas n'est pas fier; il restera ce qu'il est, ce qu'il a toujours été: un homme simple et bon. Il ne se donnera jamais l'air important de certains parvenus, qui se gonflent de suffisance et d'orgueil, au risque d'en crever, comme la grenouille de la fable. Non, Thomas n'est pas fier, car, pourvu qu'ils soient honnêtes, il considère les plus humbles comme ses égaux.

—Je le vois souvent, et il ne dédaigne pas de me consulter. Aujourd'hui encore, il m'a parlé de plusieurs projets qu'il a en tête, au sujet desquels il tenait à avoir mes conseils. Nous avons causé longuement. Quand on cause de choses intéressantes dans une chambre bien close, devant un bon feu comme le tien, Gervaise, les heures s'envolent sans qu'on s'en aperçoive. Il était déjà tard lorsque j'ai quitté la ferme. Comme je passais devant le château de Raucourt, le portier m'appela et me fit entrer; le vieil intendant voulait me demander quelques renseignements. Il me retint plus d'une heure. La nuit était venue, la neige tombait et le vent commençait à souffler. On voulut me garder au château; mais je n'aime pas à passer la nuit hors de chez moi, je ne me trouve bien que dans ma cabane. Je me mis en route. Bref, secouée par le vent et aveuglée par la neige, qui me frappait en pleine figure, je me suis égarée dans la forêt. Heureusement, je connais la contrée et j'ai pu, au milieu des ténèbres, me diriger vers Marangue, en évitant les fondrières. J'étais à bout de forces quand, arrivant devant ta maison, Gervaise, je vis la lumière de ta lampe. J'espère que tu ne regrettes pas de m'avoir donné l'hospitalité.

—Non, certainement, répondit Gervaise.

—A la bonne heure, et je suis bien aise de voir que tu ne crois pas au mal qu'on dit de la

vieille Manette, et aux histoires ridicules que certaines gens racontent.

—A propos, reprit-elle, en arrêtant son regard perçant sur Suzanne, nous allons avoir ces jours-ci dans la forêt une grande chasse aux sangliers.

—Qui donc doit chasser? demanda Suzanne.

—Le jeune comte de Raucourt. Depuis trois jours on prépare les appartements au château. Le comte est attendu demain avec plusieurs de ses amis de Paris, entre autres le baron de Manoise.

La rebouteuse avait évidemment prononcé ce dernier nom avec intention.

Suzanne tressaillit, et sentant peser sur elle le regard de Manette, son front devint pourpre et elle baissa vivement les yeux, croyant ainsi lui cacher son trouble.

—Étrange fille! pensa la vieille. Qu'y a-t-il donc dans son cœur? Qu'y a-t-il donc dans sa pensée?

IV

Il y eut un moment de silence, pendant lequel la rebouteuse parut réfléchir profondément.

—Quand le ravin se transforme en torrent, murmura-t-elle en secouant la tête, rien ne peut arrêter ses eaux.

Les femmes entendirent des paroles, mais aucune d'elles n'en put saisir le sens mystérieux.

—Gervaise, reprit Manette, si tu veux me le permettre, je vais te faire une confidence.

Toutes les têtes se levèrent.

—Une confidence? fit Gervaise étonnée.

—Oh! ne sois pas effrayée, répondit la vieille en souriant.

—Qu'avez-vous donc à me dire Manette!

—Gervaise, j'ai faim, je mangerais volontiers quelque chose, ce que tu pourras m'offrir, ne serait-ce qu'un morceau de pain.

Gervaise allait se lever.

—Maman, ne vous dérangez pas, dit vivement la petite Georgette; si vous le voulez bien, c'est moi qui servirai Manette.

—Tu verras ce qu'il y a dans la huche, dit la mère.

Georgette alla ouvrir une armoire où il y avait une niche de pain nouvellement entamée, et un morceau de lard dans une assiette, le reste du souper de la veuve et de ses enfants.

Georgette coupa dans la niche une tranche de pain, prit l'assiette sur laquelle se trouvait le morceau de lard, et vint poser le tout sur les genoux de la rebouteuse.

—Merci, mignone, reprit la vieille avec émotion. Allons, reprends ta place en face de moi; je mangerai avec plus de plaisir en te regardant. Vois-tu ma chérie ton gracieux sourire et ton regard naïf qui parle à mon cœur, me font éprouver un doux ravissement.

La rebouteuse avait certainement faim, car elle mangea de bon appétit et aussi vite que l'absence de ses dents pouvait le lui permettre.

Quand elle eut fini, elle tendit l'assiette à Georgette et lui dit:

—Petite, n'as-tu pas quelque chose à me donner à boire?

Georgette se leva avec empressement; elle prit une tasse sur un bahut, la remplit d'un liquide rouge, boisson ordinaire des paysans des Ardennes fabriquée avec de l'eau dans laquelle fermentent des prunelles, des poires et des pommes sauvages, et vint la présenter à la rebouteuse.

Celle-ci vida la tasse d'un seul trait.

—Le meilleur vin ne m'aurait pas été aussi agréable à boire que cette excellente piquette, dit-elle.

Puis, souriant à l'enfant, elle ajouta:

—Tu es tout à fait charmante, ma mie: un jour, si tu as besoin d'elle et que Dieu lui prête vie, la vieille Manette te rendra tout cela.

A ce moment, tout près de la porte de la maison un hurlement prolongé, affreux, se fit entendre.

Pris sur une note aiguë, qui n'existe dans aucune voix humaine, le son traversa l'espace avec des vibrations plaintives et se perdit au loin dans le vacarme effroyable de la tempête.

Aussitôt, les femmes se mirent à trembler et leurs bras restèrent immobiles, comme paralysés.

—Eh bien, qu'avez-vous donc? fit la rebouteuse d'une voix légèrement railleuse.

—Est-ce que vous n'avez pas entendu? répondit la Bercotte.

—Hé! je ne suis pas sourde: j'ai entendu le hurlement d'un chien qui a probablement senti l'odeur du loup. Et voilà ce qui vous effraye? C'est pour cela que vous tremblez ainsi? Peureuse, peureuse!

—Manette, quand le chien hurle d'une certaine façon, c'est un présage sinistre.

—Encore une de vos superstitions. Tenez, avec vos présages, vous me faites rire.

—Riez si cela vous plaît, dit Perrine; moi, pour ma part, je ne suis pas rassurée du tout. Le hurlement que nous venons d'entendre nous annonce que dans la huitaine il y aura un mort ou une morte à Marangue.

—Que le chien ait hurlé ou non, répliqua la rebouteuse d'un ton grave, la mort fauche partout, à Marangue et ailleurs; rien ne saurait l'arrêter quand Dieu a désigné la victime qu'elle doit frapper.

—Mais vous ne croyez donc à rien? s'écria Perrine.

—Si, Perrine, j'ai aussi mes chères croyances, et je crois, entre autres choses, que chez toi le cœur vaut mieux que la tête.

La paysanne ne trouva rien à répondre.

Une autre femme prit la parole.

—Manette, dit-elle, si vous n'êtes pas une sorcière, comment se fait-il que vous ayez le don de prévenir l'avenir?

La vieille se mit à rire, en hochant la tête.

—L'avenir est impénétrable, répondit-elle d'une voix lente et grave: Dieu seul en connaît les secrets.

—Manette, un jour, devant plusieurs personnes, vous avez dit que la tête de Joseph Avrillon, du village de Fontenelle, tomberait sur la guillotine.

—Oui j'ai dit cela, je m'en souviens.

—Six mois plus tard, Joseph Avrillon montait sur l'échafaud et le couteau du bourreau lui tranchait la tête.

—Le misérable avait assassiné sa mère! murmura sourdement la rebouteuse.

—Un jour encore, vous avez prédit à François Pougin, qu'on le trouverait mort au fond d'un précipice.

—C'est vrai.

—Ah! voilà bien ce qui prouve que vous êtes sorcière.

—Ma chère, répondit la vieille Manette d'un ton très calme, on a pas besoin d'être sorcier pour dire à un mauvais sujet qu'il finira mal et à une femme jalouse et méchante qu'elle ne sera pas heureuse en ménage. En voyant la conduite d'un homme on peut savoir quelle sera sa vie. Quand celui-ci ou celui-là,—je ne veux désigner personne,—quitte sa maison et passe son temps à boire et à jouer au cabaret au lieu de travailler et de s'occuper de ses affaires, on sait qu'il fait des dettes. Alors on peut prédire, sans craindre de se tromper, que dans un temps plus ou moins éloigné les gens de justice s'empareront de son bien et le vendront jusqu'au dernier morceau de terre.

—Joseph Avrillon était un mauvais fils, il battait sa mère. Un jour je le rencontrai et je me permis de lui faire des reproches sur sa conduite. Il me rit au nez et m'insulta grossièrement. Indignée, j'osai lui dire que sa tête tomberait sur l'échafaud. J'en étais sûre: dans son regard farouche, j'avais deviné la pensée de son crime.

La suite au prochain numéro.

La justice sans la force est impuissante; la puissance sans la justice est tyrannique.

Les femmes qui se fardent portent en rose le deuil de leur fraîcheur.

Mariez-vous jeune, et si vous avez occasion de le regretter, n'allez pas le crier sur les toits.

Il est des choses qu'une femme rend: un châle, un parapluie, un cœur; mais un livre, jamais!

Il arrive un âge où la laideur passe comme le reste. Les femmes qui ont été jolies cessent de l'être, et celles qui ont été laides commencent à oser dire qu'elles sont jolies.